

VIVRE 10c

2e SERIE—No 5

MERCREDI, 15 MAI 1935

PAUL GOUIN ETES-VOUS SERIEUX ?

Quel est le portrait de ce jeune lord anglais, descendant de haute lignée et de joueurs de golf authentique ? Il n'en a pas moins les traits énergiques, la lèvre pesante et sensuelle du marseillais, les yeux profonds, intelligents et scrutateurs. C'est Paul Gouin tel qu'il apparaît, les deux mains dans les poches, ainsi qu'un chef indépendant, sur la première page d'un journal, "La Province" (numéro du 3 mai 1935).

Cette figure noble, ouverte et franche, qui a conservé le teint et le ton d'un Alfred de Vigny réactionnaire, provoque un véritable saisissement. Nous songeons que si ce jeune homme possédait deux ou trois formules définitives et le geste qu'il faut pour mâter les foules, il n'y a aucun doute qu'il passerait dans l'histoire pour un tombeur de ministères. Il en a les épaules, le thorax et le feu intérieur.

Mais ce jeune homme possède-t-il l'intelligence que nécessitent les réformes dont il se fait le champion et le sombre révélateur ? Nous connaissons trop les "canayens" pour ne pas en douter.

Que ce monsieur Paul Gouin, poète, ancien vendeur de livres, descende d'un père, ancien premier ministre et d'un grand-père, ancien premier ministre également, la chose nous laisse absolument froids. Une telle hérédité n'a pas le pouvoir de nous intimider. Bien au contraire, cette branche, cette dernière sève de l'arbre généalogique, reste pour nous un avertissement des plus précieux. Elle nous montre le danger. Elle nous signale que nous devons procéder très prudemment avec ce jeune homme dont les plus proches parents furent des piliers du commerce électoral et des méthodes administratives surannées et dangereuses. Franchement, nous aurions plus confiance dans un Paul Gouin, sorti des couches obscures du peuple, tel un Mussolini. Son atavisme et son hérédité directe nous disent assez que nous devons soigneusement examiner ses réformes politiques, ou soi-disant telles, avant que de voter pour l'homme et pour les deux ou trois mécontents qui l'accompagnent, fort habilement écartés du reste par M. Taschereau.

La politique que nous enseigne M. Paul Gouin n'a rien de radical, rien de personnel, rien qui doive émouvoir des esprits habitués à lire autre chose que "La Presse" et les feuilles nauséuses de Québec en général.

Cette vieille politiciannerie ne saurait intéresser qu'un journal pieux comme le "Devoir" ou la sacro-sainte "Action bondieusarde", toujours prêtes, ces feuilles d'égoût (attention typo, nous écrivons : "de goût") à encourager tout mouvement politique d'où qu'il vienne et quel qu'il soit, pourvu qu'il attaque le régime Taschereau.

Nous ne venons pas défendre la politique d'Alexandre. Mais nous voulons une autre politique, radicale celle-là, et il paraît clairement que ce n'est pas M. Paul qui va nous la donner. Nous prouverons ça tout à l'heure. Nous voulons bien poser que notre journal n'est pas à la solde de personne. Nous sommes du peuple et nous sommes pauvres. M. Gouin ne saurait en dire autant. Il appartient à la haute bourgeoisie et il n'est pas pauvre, vous le savez. Nous tomberons peut-être en même temps que lui (pour d'autres raisons), mais nous ne tomberons jamais aux mains des puissants et des fils à papa. Nous voulons croire que le chef de l'A.L.N. est de bonne foi, quand il nous assure de son désintéressement, qu'il va régénérer la politique actuelle et qu'il va sauver la province par des réformes flambant neuves, mais nous n'y croyons pas beaucoup. En plus petit, il nous fait songer au gueuloir Bourassa. On sait ce qu'il advint de ce triste sire qui a trompé par sa dernière attitude toute la génération de 1911. Gouin, vous ne nous la ferez pas à votre tour. Finie la comédie !

Nous disons à ce jeune poète que les hommes ne sont pas tous corrompus, mais que c'est le système, tous les systèmes, électoral, parlementaire, administratif qui sont pourris, ceux d'Ottawa comme ceux de toutes les provinces du Dominion. C'est la forme du gouvernement qui est pourrie. L'administration, par ses nombreux services, est beaucoup plus corrompue et corruptible que par les politiciens. Laurier, avec sa petite tête de paysan retors, l'avait bien compris, lorsqu'il déclarait "qu'au bout de quinze ans de régime un gouvernement est corrompu". De nature, il était généreux, le vieux coq. Il voulait dire qu'au bout de cinq minutes de régime, un gouvernement est pourri. Pourquoi ? En premier lieu, à cause de la caisse électoral, à cause des commissions que l'on crée inutilement, à cause de l'ignorance crasse des dirigeants, à cause de la défectuosité du mécanisme usé par deux siècles de parlementarisme anglais.

M. Gouin n'est pas complètement dépourvu d'esprit. Il a de la culture.

(Suite à la page 12)

PAUL GOUIN, ETES-VOUS SERIEUX ?

La DIRECTION

VIVRE

Jean-Louis GAGNON

HENRI BOURASSA EST MORT

Fernand LACROIX

ALLAH SELAMET VERSEN ASSELIN

Pierre CHALOULT

LA CRISE DE LA JEUNESSE

Jean-Charles HARVEY

ECONOMIQUE

Jean-Louis GAGNON

L'ORDRE ET LA LIBERTE

OUELLEY

LITTERATURE :

Un Homme et son Pêché

Jean-Louis GAGNON

Ceci n'est pas un conte...

LERMAC

Les Rats dans la Bibliothèque :

TROIS-RIVIERES

LA FORET

L'INDIGNATION D'UN ENFANT

DE CHOEUR

VALDOMBRE

Le Colosse

LERMAC

J'ai l'cafard

Hélène JOBIDON

Télévision pratique

PHYL

REPETEZ-LE...

Le CERBERE

IL Y A BOUQUIN ET BOUQUINS
IL Y A CADENAS ET CEINTURES
REFRANCISONS !!!
LES "HONORABLES"
VIEILLES ENSEIGNES

OMBRES ET LUMIERES :

Yvette Mercier-Gouin écrit...

Pierre CHALOULT

Les Rayons sur l'Ecran...

P. C.

LE COURRIER DE VIVRE :

Jean-Louis GAGNON

LE DEGONFLEMENT DE M. BOURASSA
UNE OPINION OPINIATRE
DUCE NOSTRO!

ECONOMIQUE

L'histoire est un perpétuel recommencement — mais avec des variantes.

Dans son *Histoire de France*, Jacques Bainville nous donne, en passant, une fameuse leçon d'économie :

1. Lorsque l'Etat romain, puis l'Etat mérovingien avait été impuissants à maintenir l'ordre, les faibles, les petits avaient cherché aide et protection auprès des plus forts et des plus riches qui, en échange, avaient demandé un serment de fidélité : " Je te nourrirai, je te défendrai, mais tu me serviras et tu m'obéiras. "

(.....)

Tout cela se fit peu à peu, spontanément, sans méthode, avec la plus grande diversité. Ainsi naquit une multitude de monarchies locales, fondées sur un consentement donné par la détresse. Les abus de la féodalité ne furent sentis que plus tard, quand les conditions eurent changé, et les abus ne s'en développèrent aussi qu'à la longue. La valeur du service ayant été diminué et le prix qu'on le payait étant resté le même. C'est ce que nous voyons de nos jours pour le régime capitaliste. Qui se souvient des premiers actionnaires des chemins de fer ? A ce moment-là, ils ont été indispensables. Depuis, par voie d'héritage ou d'acquisition, leurs droits ont passé à d'autres qui ont l'air de parasites. (Histoire de France)

La crise actuelle du capitalisme c'est, à peu de choses près, la crise de la féodalité médiévale. Les grands féodaux de la finance moderne ont remplacé les châteaux-forts par des maisons de courtage, et la servitude par des prix de vente catastrophiques pour le consommateur.

Depuis environ cent ans, l'Etat affaibli par des vessies démocratiques qu'il s'imaginait être des lanternes, abandonna — au nom du libéralisme économique — le monopole des grandes-affaires aux barons de la finance. Le populaire — mis en obligation — consentit à payer. C'était le contrat moyenâgeux qui revenait : faites — nous payerons. Seulement, les années passent. Le risque pour le gros capital disparaît totalement, et cependant les conditions demeurent pour celui qui paye. Alors il arrive ceci : le populaire refuse de continuer le contrat.

Le Capital dit :
— J'ai pris les risques.....
Le Travail répond :
— L'argent avec.
— Mais si j'avais perdu ? dit le Capital.

— Mais vous n'avez pas perdu, répond le Travail.

D'ailleurs, le Capital aurait tout perdu que cela ne changerait rien à l'affaire — puisque l'Etat restant le même, le Capital aurait toutes chances nécessaires pour recommencer son expérience et, le Travail toutes raisons absolues pour annuler son contrat, en admettant cette fois que l'expérience ait réussi.

Evidemment, le Capital refuse d'acquiescer aux demandes du Travail. La lutte commence alors entre les deux. Le régime politique, balotté d'un côté à l'autre, craque. L'économie chavire — rien ne va plus. Et cela en raison de la grande loi — formulée par Léon XIII — il n'y a pas de Capital sans Travail, il n'y a pas de Travail sans Capital. Cependant, la courbe est impossible, l'en-

tente entre les deux ne peut arriver.

— Alors, quoi faire ?

Créer un organisme nouveau qui évitera — grâce à un mécanisme meilleur — la paralysie de l'ensemble par l'absence d'un des deux éléments — Capital et Travail.

Cet organisme nous l'avons par la création du Capital-Etat et du Travail-Nation.

x x x

Il n'y a plus que les petits bourgeois et les tenants de la tradition sacro-sainte pour se laisser effaroucher par le profil de Lénine. On est enfin venu à comprendre — ou presque — que Lénine a mis en mouvement un système économique pur qui n'a rien à voir avec la métaphysique et la morale. Et c'est en le chargeant d'un tas de crimes imaginaires et en lui barbouillant autour du crâne une auréole de sang humain qu'on est venu à créer la mystique léniniste. Laquelle mystique développée par l'habile propagande soviétique, a servi à Staline pour ses combines de politique extérieure. La Révolution d'octobre est une révolution de la technique de la production et pas du tout une révolution de romantiques déguenillés et de tricoteuses.

Mis en mouvement par Lénine l'organisme du Capital-Etat ne pouvait immédiatement fonctionner intégralement. On ne retourne pas un peuple sur lui-même comme on retourne une crêpe. Pe-

L'ORDRE OU LA LIBERTE

De prime abord il semble étonnant qu'après vingt siècles de très haute civilisation on doive gloser sur ce sujet. C'est dû au fait que la liberté est une invention des hommes et que l'erreur est inhérente à l'esprit humain, comme il est écrit quelque part.

On enseigne généralement que le Créateur doua l'homme d'une certaine franchise qui est le libre-arbitre. Avec la lutte pour la vie, au cours des âges, l'homme en vint à une conception beaucoup plus exagérée du franc-arbitre. Il en a fait la liberté. Thème machiavélique et illusoire qu'on exploite certains meneurs en mal de vandalisme. Ainsi érigée en mégère, elle fit dire à une reine, grande par ses malheurs : " O Liberté ! que de mal on commet en ton nom ".

Cependant la liberté eut déjà sa raison d'être. A cette époque il était de mise d'aspérer à la délivrance. Les temps révolus laissent voir des gens asservis et des potentats abusant du pouvoir. L'esclavage et la tyrannie firent rêver d'indépendance. On guerroya au nom de la liberté.

Comme la plupart des mouvements généraux, celui-ci dépassa l'objectif. On avait trop escompté sur la faiblesse humaine. La liberté devint du débordement. Elle produisit la luxation de la société. Il y eut aussi des êtres débilés et des victimes. L'on vit la féodalité se reconstituer sur d'autres bases. C'était l'excès du libéralisme. Quand le peuple avait besoin d'un bon complet ajusté on lui jeta une vareuse trop ample. On créait délibérément le désordre. Devant la dépravation de toutes choses, des penseurs doutèrent des hommes. L'androphobie du "human scrap" était-elle fondée, par hasard ? Y avait-il réellement des générations honnies, des classes bannies ? Dans le seul pays qui en était exempté, peut-être, on vit se former une caste de parias. L'application effrénée du système libertaire donnait son plus beau fruit.

Dans une critique sur Flandin, Jacques Saint-Germain est catégorique : DE MAN ET FLANDIN ONT CONCLU EN FACE D'UNE COMMUNE ET PRESSANTE REA-

tit à petit la centrale soviétique déclancha le mécanisme du système dont le rendement devait prouver au monde la puissance créatrice et productive de cette énorme machine patentée sous le nom d'U.R.S.S.

Cette machine, Mussolini la transporta pièce par pièce en Italie.

En somme, le mécanisme de cette machine était une merveille et reposait la production sur la fameuse loi du triangle.

x x x

D'origine soviétique et devenu une quasi réalité fasciste, le triangle est la base de l'économie de demain — puisqu'il est au fond de l'économie socialiste.

Toute industrie russe — socialisée par l'Etat — est sous la gouverne intégrale du triangle qui se compose comme suit :

a) un directeur politique représentant le gouvernement.

b) un directeur technique chef de la production.

c) le président du soviet de l'usine — ou de l'industrie — représentant la main d'oeuvre.

Cette création de l'économie moderne est évidemment le moyen le plus simple et le plus parfait d'organiser la production d'une grande industrie et de la faire fonctionner, à plein rendement. Les avantages sautent aux yeux. Le néo-capitalisme américain organise sa production à l'aveuglette — comptant sur

LITE QU'AUCUNE LIBERTE NE SE CONCOIT PLUS QU'A L'OMBRE TUTELAIRE D'UN ORDRE PREALABLE. M. Saint-Germain, dans cet article de Mil-neuf-cent-trente-cinq, affirme que le président du conseil a un défaut radical : CELUI DE VOULOIR FAIRE DE L'ORDRE AVEC DE

LA LIBERTE. C'est la réprobation manifeste de la liberté. Au profit de l'ordre. On abdiquera volontiers une liberté dérisoire. J'en conviens. Mais quel ordre instaurer ? Et qui en sera l'ouvrier d'abord ? Plusieurs poseraient leur candidature comme futurs Solon. Il ne faudrait pas que ce soit un abus de candeur. Qu'on se méfie. Jacques Saint-Germain, qui est aussi un malin, écrit : L'ARBITRAGE N'A PAS LE DROIT DE S'EXERCER S'IL N'EN A LA PUISSANCE ; S'IL N'EST AU-DESSUS DES INTERETS EGOISTES ET DES PARTIS. Qui peut se vanter de cette intégrité et PRETENDRE A LA DIGNITE QUI FONDE LE DROIT DE JUGER ? De quel sac sortira donc l'animal rare qui est l'ordre ? La réponse est difficile. surtout je ne dirai pas qu'il est réservé au parti national-socialiste de légiférer dans ce cas. J'encourrais la sanction de M. Dollard Dansereau. Et mon positivisme s'accorde assez mal des coups d'éteignoirs.

L'ordre ne peut être un amas disparate de conventions ridicules ou un conformisme abrutissant. Une législation anodine, opportuniste ou intransigeante n'est pas plus satisfaisante. Il importe que l'ordre soit ECONOMIQUE, NATIONAL, HOMOGENE, INDIVISIBLE, permettant L'ARBITRAGE A TOUS LES DEGRES AU NOM DE L'INTERET COLLECTIF. Cet exposé de M. Saint-Germain est la formule de l'ordre désirable. Un ordre qui impose sans arrogance. Il a la beauté idéale du Parthénon. On y lit au fronton le mot : Justice, qui n'est plus un vain mot.

OUELLEY

un marché d'à peu près et en escomptant la concurrence. Ce qui fait qu'une usine américaine — ou reposant sur le capitalisme — boucle généralement son année avec une sur-production ou une sous-production : et dans les deux cas, c'est le prolétariat qui paye la différence.

Le socialisme d'Etat travaille sur une toute autre base.

La production — divisée en production rurale et production industrielle — est organisée par des techniciens et des ingénieurs, connaissant à fond les possibilités de produire, et sous le contrôle d'une centrale de l'Etat qui est seul à connaître réellement les débouchés.

La valeur productive de la terre est facilement estimable par un homme qui connaît son métier. De même pour ce qui peut sortir des mécaniques d'une usine. La bataille du blé, que l'Italie fasciste a commencée il y a dix ans, nous en donne une merveilleuse preuve. En 1920, l'Italie capitaliste dépensait deux milliards de lires pour le transport et l'achat de quinze millions d'hectolitres de froment. En '34, l'Italie socialiste couvre les besoins de sa consommation grâce à sa production organisée.

Et je reviens au triangle.

Supposons que l'Etat qui a, actuellement, des embarras avec la combine du charbon, le cartel du blé et le trust des électriques — décide de socialiser. Qu'arrive-t-il ? Immédiatement l'affaire — l'entreprise — tombe sous la direction du triangle. Le directeur technique dit d'abord où il faut aller pour organiser la production avec le minimum de risques. Puis le directeur politique s'occupe d'établir les chiffres certains du pouvoir de vente. Enfin le président du soviet de l'usine — il ne faut pas s'effrayer plus qu'il ne faut de ce mot "soviet" — représentant les droits de la main-d'oeuvre, fait liaison entre le Capital-Etat et le Travail-Nation.

Rien de plus simple, mais rien de plus lucide.

Seulement, la création du triangle est, chez nous, une impossibilité physique.

x x x

Bâti sur le plan du parlementarisme anglais et, ayant comme point d'appui le grand capital, l'Etat est paralysé et condamné d'avance à tourner en rond. Seul un changement radical — et pour cela il faudrait d'abord sortir de la Confédération — pourrait nous faire bondir hors du cercle vicieux où nous tournons. La chute du régime est obligatoire — si nous voulons révolutionner et rebâtir notre économie. Tous les partis politiques, bleus, rouges, nationaux-libéraux et bleus-indépendants — souffrent des mêmes bobos : caisse électorale, réélection, protection, peur du socialisme, attachement à l'empire et foi de charbonnier dans le néo-capitalisme américain. Conséquemment, aucune des réformes préconisées par ces partis ne seront établies.

Quand on ne peut passer à droite — on passe à gauche. Le régime ne peut donner les réformes nécessaires pour la puissance de l'Etat et le bien de la Nation — que le régime tombe. Or quand un régime tombe, l'usage veut que ce soit grâce à une révolution.

Et c'est le mot de la fin — ou plutôt d'un recommencement : Révolution.

Jean-Louis GAGNON, LQ

LIVRES A VENDRE

Collection d'auteurs français, grecs, latins, pour les huit années des études classiques.

S'adresser à :

166, ave Joffre Tél.: 3-0691

Grand Restaurant Français

Kerhulu
LTÉE

22, de la Fabrique, Québec

Téléphone: 2-6401

1394, Notre-Dame, Trois-Rivières

Téléphone: 2073

QUEBEC

166 Avenue Joffre

Directeur : Administrateur
Jean-Louis Gagnon Philippe Vaillancourt

MONTREAL

7941, rue Henri Julien
Fernand Lacroix

Bi-mensuel de dynamisme gaulois et de renaissance

En ce temps-là à Québec était joliment joli avec son air du dimanche. J'arrivais d'Ottawa pour mes vacances de Pâques. Vaillancourt et Chaloult qui m'attendaient, m'annoncent qu'ils ont décidé de lancer une revue. Je saute à pieds joints dans le projet. Nous faisons une tournée des camarades, nous revenons avec quat'sous et nous voilà parti!

Puis je retourne à Ottawa — C'ETAIT LE BEAU TEMPS OU J'AVAIS MA VERTUE... (AIR CONNU) — tout en restant à Québec sous le nom de Claude Berre. D'ailleurs peu de temps après je m'appliquais dans mon village — rapport à une sacré histoire qui serait trop long de raconter ici. Vaillancourt qui restait seul, à part Chaloult et quelques camarades, se mit à la besogne. Il avait été décidé que nous ferions d'abord dans la littérature: la politique ne devait venir que plus tard. Nous fîmes le tour des dernières pontes de la saison pour enfin nous arrêter au dernier Gongourt (LA CONDITION HUMAINE de Mairaux) et aux DEMI-CIVILISES d'Harvey. Seulement il arriva ceci: la même semaine les deux bouquins furent passés à tabac par l'Ordinaire et justement pour des raisons qui étaient l'envers de celles que nous exprimions. Il fallut refaire du neuf. Enfin après bien des complications et des avatars, Vaillancourt finit par faire passer à travers le "Gestetner" quelque chose qui de loin ressemblait à une revue.

C'était le 15 mai et VIVRE paraissait beau dans le soleil qui tombait sur Québec.

Pendant ce temps, j'envoyais courrier sur courrier pour avoir des nouvelles. Mais — zut! L'Université d'Ottawa avait décidé de mettre l'embargo sur les envois que me faisait Vaillancourt et je recevais déjà les effluves d'un blackboulage prochain. Enfin, j'arrivai à Québec. Chaloult me mit au courant de la machine et je grimpai chez Vaillancourt. Pendant dix jours ce fut un boulot du diable — mais encore une fois, et rapport à des circonstances incontrôlables, Vaillancourt reçut le paquet sur les bras. Mais le 15 juin nous avons un numéro qui ma foi, n'avait pas l'air bête du tout.

Et puis nous arrêtaèmes.

Ramassé sur lui-même pendant trois mois, VIVRE devait bondir au premier jour d'octobre.

— o — o — o

Nous en étions à peine à notre "révolution d'octobre" que déjà la Sûreté municipale était à nos trousses — et ça rapport à certain dessin-réclame qu'on disait osé et qui pourtant ne laissait que deviner ce que depuis certaine revue, donnée sous le signe de la crosse, offrit en nature aux yeux gourmands des bonzes continents. D'ailleurs un mois plus tard, les zélants du Palais Cardinal nous faisait — sous de fausses représentations — désapprouver par l'Ordinaire.

Puis, un jour, Monseigneur le Cardinal salua notre naissance. Ce salut, c'était l'approbation intégrale et le pendant de la grande lettre que l'abbé Groulx venait de nous envoyer — et où il était dit: J'AIME "VIVRE" ENFIN, POUR SON CATHOLICISME SURTOUT. Cependant, et grâce peut-être à L'ACTION CATHOLIQUE qui ce jour là laissa suinter son sens de la couillonnerie, on ne tarda pas à pisser du vinaigre et on fit tant et tant qu'on embrouilla les paroles de Son Eminence et qu'on en arriva à prouver qu'elles étaient une quasi désapprobation.

Et cela n'était encore rien.

Il y a des hommes qui s'imaginent qu'avoir de la religion veut dire, critiquer celle des autres — tout comme il y en a qui prennent pour du travail le temps perdu à ralentir celui des autres ou encore à leur causer des embêtements. A peine si nous recevions une lettre de Monseigneur le Cardinal (lettre qui se terminait comme suit: MAIS J'ACCEPTÉ TOUTES VOS EXPLICATIONS ET JE VOIS A CE QUE L'A. C. NE REPRODUISE POINT L'AVIS DE LA "SEMAINE RELIGIEUSE") qu'un de nos ex-collègues venait gâter la sauce qui avait déjà

(1) — Je tiens à faire remarquer que pendant la campagne de silence qu'on faisait à Québec, la presse montréalaise — L'ORDRE, LE CANADA, LE QUARTIER LATIN, LES REVUES POPULAIRES ET MODERNE, ETC., ETC., — nous donnait la grande poussée du départ. Comme preuve que Québec reste la terre choisie des demi-civilisés, des demi-vierges et des demi-dieux.

un goût de brûler. Dagenais — vous l'aviez deviné — s'embarquait, avec l'élégance qui le caractérise, les quatre pattes dans les plats. Par un article aussi pompier que mal venu, il remettait la question sur la nappe d'autel et nous obligeait à de nouvelles démarches. De plus, non content du magnifique coup qu'il venait de fabriquer, Gérard — qui est un as — devint démissionnaire. En temps de paix cela peut toujours passer, mais en temps de guerre ça complique toujours un peu les choses. Avec un aplomb que son directeur de conscience ne peut imaginer, Dagenais prit subitement une résolution formidable: celle de nous envoyer au diable... Notre affaire à Montréal en reçut un coup, mais heureusement Lacroix passait et il se mit courageusement à rattraper le temps perdu par Dagenais.

Enfin les pingouins arrivèrent...

Pour une fois la presse qui avait observé depuis octobre un brave et saint silence, nous fit une abondante publicité. (1) Mais à peu près seuls de notre côté et malgré l'appui d'hommes comme Grignon et Harvey et la belle défense de Letarte et Dorion, nous nous fîmes magistralement — c'est le mot — AMANCHER: Son Excellence monsieur le juge nous fit un joli sermon; Dagenais nous envoya une "épistole" agrémentée de trois cents jours d'indulgences qui nous recommandant à Saint Paul; Parizeau se saisit de l'affaire et par un détour qui lui est familier taxa L'ACTION CATHOLIQUE de malhonnêteté et enfin, nos créanciers nous regardèrent avec crainte.

Profitant de l'aubaine nous décidâmes de transformer la revue en journal — un journal qui serait bi-mensuel. Et on se remit à l'ouvrage. Mais cela n'allait pas tout seul. Les difficultés financières venant s'ajouter au reste, il fallut lutter et fort! pour renflouer un compte en banque qui descendait avec une rapidité vertigineuse.

Et nous avons tenus. Presque seuls, entourés de mufles qui la nuit priaient les pères de l'Eglise de nous confondre et qui le jour colportaient de bouche en bouche leur bave mal ravalée, nous avons bouclé notre année, nous avons fait notre tour de soleil — et sans flancher.

Tout de même, j'en connais qui devraient se resouvenir de tout ça avant de nous faire la gueule.

Depuis un an, nous y avons été d'un rude effort pour essayer d'apporter quelques idées sur les problèmes qui sont à la base de la vie du Québec. L'enseignement secondaire, la Confédération, le cléricisme, la démocratie, notre littérature, la question juive, nous avons causé un peu de tout ça. Même plus, nous avons charrié avec nous une foi vive. Et cependant, la jeunesse des écoles — celle qui aurait dû nous donner le coup de main, est restée dans la confortable position qui a nom assise. Formée par des maîtres qui lui a enseigné que la vie est une triste affaire et qu'elle doit être bien sage si elle veut mériter le ciel, la jeunesse n'a pas osée grouiller. D'ailleurs cette jeunesse, on a tout fait pour la détacher de nous. Dans la plupart de nos trop fameux petits séminaires on a interdi aux élèves de nous lire. Même plus, au collège de Lévis et à l'Université d'Ottawa — pour ne nommer que deux boîtes — on a été jusqu'à nous tomber publiquement. Sous le prétexte classique et idiot de l'anticléricalisme on nous a barbouillé en illuminés dangereux pour la tradition antique et salonnaire et pour le monopole un et indivisible de l'enseignement — le tout naturellement, agrémenté d'injures gréco-latines. Nous, nous laissons dire, et pendant ce temps nous apprenions du Gambetta par coeur.

Mais tout ça ne fera qu'un temps, la jeunesse finira par faire bloc avec nous. Un jour elle se rendra compte que la vie c'est autre chose qu'une formule biblique et qu'il ne suffit pas d'être bachelier pour rebâtir une économie qui chavire. Encore, si elle avait appris la grande leçon du nationalisme... Mais formée par les clercs qui dans le temps ont blackboulé Groulx, comment voulez-vous que la jeunesse se mette dans le cabochon qu'elle doit rentrer tête baissée dans la vie et envoyer au diable les objecteurs de conscience qui commencent à pulluler chez-nous?

VIVRE cependant ne lâche pas. Dès septembre prochain nous reprendrons la campagne. Malgré tout et tous, nous finirons par emporter le morceau. Un jour viendra qui n'est pas venu...

Comme l'an dernier, nous laisserons passer les vacances sans publier. Cependant, si la situation se compliquait pas trop, si une raison immédiate nous rappelait — de suite nous retomberions dans la mêlée. Mais pour le moment nous avons décidé de continuer la tradition — et de regrouper les forces de VIVRE.

Et nous irons au bout du monde...

Jean-Louis GAGNON

TEL. 4-4917

ST-GEORGES GAGNON

Réparations de Radios et Réfrigérateurs

36, RUE DU PONT

— QUEBEC

LE COLOSSIE

Il s'appelait Smith. Il avait six pieds et deux pouces de hauteur. Son visage, bronzé comme celui d'un dieu hindou, avait les traits rudes et irréguliers d'une brute. Il possédait des dents si puissantes, qu'elles pouvaient sans effort plier un clou. La poitrine et les mains étaient énormes. Quand il marchait, on eût cru à une masse de pierre se déplaçant. Puis il avait l'habitude de vous regarder sournoisement, sauvagement, comme une bête traquée, prête à bondir.

Au chantier où j'étais cet automne-là, on s'était accoutumé peu à peu à la présence du géant. On prenait garde de lui piler sur les pieds. On avait intérêt à s'attirer les bonnes grâces de ce fier-à-bras. Aussi chacun rivalisait-il de prévenance. C'était à qui offrirait du tabac, une chique, un compliment, voire un bon mot. L'homme avait une manière à lui de dire merci : il grognait. Mais on le craignait surtout lorsqu'il avait bu et que l'ivresse éclairait ses yeux de mauvaises lueurs. Je me tenais alors loin de lui. Assis sur mon lit, je le regardais aller et venir, ses regards dirigés vers le plancher, et une épaule plus basse que l'autre. Vraiment, il avait l'air d'un ours : je ne le lui aurais pas dit pour tout l'or du monde.

Le colosse parlait le français aussi bien que l'anglais. Cependant on ne sut jamais au juste à quelle nationalité il appartenait. Tout ce qu'on savait, c'était qu'il travaillait comme trois hommes, mangeait comme quatre et n'avait peur de rien. Sur son compte circulaient des histoires, contées à voix basse, quand, d'aventure, il allait vagabonder dans les bois.

Rien d'extraordinaire n'arriva pendant plusieurs jours. Un vendredi, — naturellement, — un nouveau se trouva parmi nous. Il était jeune, il était grand ; il avait une gueule à vouloir tout casser. Son geste de planter sa large main dans sa blonde chevelure m'agaçait. Moi, et les autres aussi. Nous écoutions ses farces, qui étaient plates. Au moment où nous allions, Hamel, Vincent, Jackson et moi, entreprendre une interminable partie de cartes pour faire passer le temps plus vite, j'entendis notre nouveau interpeller Smith.

Aussitôt tous se levèrent et se tinrent à distance, même le contremaître qui, d'habitude, n'était pas peureux.

Larose, (c'était le blond), ne parla pas longtemps. L'autre lui dit de sa voix rauque, qui faisait vibrer les vitres :

— Ferme ta gueule. C'est mieux pour toi.

L'adversaire riposta en montrant le poing :

— Hein ? Moé, fermer ma gueule ? Icitte. T'as l'audace de dire ça, toé, maudit enfant de chienne, coureur de tavernes, mangeur de putains.

— T'es rien qu'un chien et je vas te donner de la corne brûlée.

— Attention. Je viens de Montréal.

— Et moé, de Québec.

— Montréal, c'est une juiverie.

— T'as menti.

— Québec, c'est un petit village, bâti sur un petit rocher et habité par une petite bande de petits sauvages.

— T'as menti, mon torriou.

— Toé itou.

Larose éclata de rire. Puis, afin d'impressionner les spectateurs par sa science de la boxe, il fit quelques simagrées.

La bataille fut courte.

On transporta Larose à l'infirmerie. L'aide du cuisinier ramassa une casquette et deux dents cassées.

On ne revit pas le nouveau. Smith, lui, continua à abattre des arbres. Sa hache tournoyait sans interruption et creusait des entailles plus laides que des plaies. La fatigue avait peur de lui. La journée d'ouvrage finie, il revenait à la cabane, lavait ses mains avec autant de soin que si elles eussent été tachées de sang, et soupait. Puis, il fumait une pipe ou deux, sortait dans l'obscurité. Dès qu'il était couché, il se mettait à ronfler.

Jamais il ne souriait, et son silence nous effrayait quelquefois. Effrayés de quoi ? Nous aurions été en peine de le dire. Mais un homme a-t-il une face d'assassin et dort-il, la main crispée sur un long couteau, engainé dans une ceinture mystérieuse, alors vous ne souririez pas de la frousse que nous avions, bien entendu involontairement, puisque nous étions tous braves et que nous en avions vu d'autres avant aujourd'hui. Peut-être auriez-vous regardé d'un oeil ému les quatre fers à cheval, cloués au plafond et que par instants on apercevait grâce à la complicité des rayons de la lune.

Encore du temps passa. On était fin octobre. Les bois avaient une couleur de brique et une odeur douce. On en jouissait d'autant plus que bientôt ce serait l'hiver. L'hiver... Même la première neige avait tombé. Vite fondue, elle n'en avait pas moins laissé en nous une série de rêves et de projets. Et l'ennui qui, comme un loup, sortirait de la profondeur des forêts.

La perspective de vivre six autres mois en compagnie du redoutable Smith me mettait un frisson dans le dos. Non que j'entretinsse le pressentiment d'un malheur, mais j'eusse préféré avoir été éloigné du peu communicatif géant. Son masque velu m'avait maintes fois apparu dans un cauchemar. J'avais même crié son nom : ce qui l'intriguait.

Latendresse était le commis du camp. Il avait des allures féminines et une voix flûtée. Il peignait continuellement ses cheveux avec un peigne de corne, souvenir de famille, disait-il. J'étais devenu l'ami de ce frère "bûcheron", sans doute parce que, tous deux délicats, nous faisons tache parmi le reste des gars, tous solides, prenez-en ma parole.

Or, je remarquai un jour que mon ami cachait dans sa valise un objet qui attisa ma curiosité. C'était tout simplement une boîte en fer-blanc, avec un trou dans le couvercle. A mes interrogations, le commis répondit vaguement. Je demeurai perplexe, tandis qu'à mon oreille il glissait ces mots :

— Tu l'apprendras bientôt, ce secret.

Un secret... Ah ! Diable !

Si j'avais eu la clef de la valise... Impossible. Forcer la serrure ? C'eût été malhonnête, et la trouvaille n'eût peut-être pas valu le risque. Je résolus d'attendre les événements, comme on dit en jargon académique. Les choses ne tardèrent point.

J'en connaissais plus long maintenant : c'est que le diminutif commis, plus fragile qu'une porcelaine, en voulait au colosse Smith. Et Latendresse vengerait le blond Larose, et du même coup, nous tous, puisque tous nous avions au coeur contre l'ours quelque rancune secrète et irraisonnée. Nous lui en voulions d'être fort, d'être antipathique, enfin d'être ce qu'il était.

Pour quelle raison cependant Latendresse s'en prendrait à Smith ? A force de questions, je finis par savoir que cela

avait commencé confusément par une menace à propos de quelque chose c'est-à-dire de rien.

Et Latendresse gardait une haine tenace.

Un dimanche soir, la deuxième neige tomba. Elle se posait sur la boue comme une dentelle, et longtemps je regardai, autour des lampes électriques dehors, les flocons tournailler ainsi qu'un essaim d'abeilles dorées. Un bruit me fit sursauter. Je rentrai.

D'un coup de pied, Smith avait renversé une table. Quelqu'un murmura :

— Le petit Latendresse va se faire massacrer certainement.

Hamel m'apprit que le mot "cochon" avait déclenché l'algarade. La situation paraissait dangereuse pour Latendresse.

Smith s'avançait vers lui, les mains tendues. Son ombre gigantesque allongeait davantage la mine des spectateurs. Les yeux étaient fixes comme des yeux de verre. Je contemplai le commis. Je vous assure qu'il n'était pas gros en face de la brute menaçante : David contre Goliath.

Latendresse serrait à deux mains la boîte de fer-blanc. Le colosse s'avançait toujours avec une lenteur qui nous faisait mal, à nous.

Soudain, Latendresse ouvrit la boîte.

Une chose invraisemblable se produisit. Smith l'invincible, la terreur du chantier, lâcha un grand cri, et se frayant un passage parmi nous, ouvrit ou plutôt arracha la porte. Un rire général succéda. Je ne comprenais rien encore, mais je compris bientôt. Je regardai à terre et je vis...

Je vis... devinez quoi...

Une couleuvre...

Au bout d'une heure Smith revint. Il n'était plus le même homme. Il se coucha sans nous dire bonsoir.

Latendresse me raconta qu'il avait décidé du moyen de sa vengeance alors qu'il avait découvert ceci : Smith avait eu peur d'un lacet de bottine, trouvé dans son lit.

Par la suite, Smith changea de caractère et se montra une bonne brute, un peu épais et sympathique.

Pourtant, gare à celui qui faisait allusion à l'affaire de la couleuvre !

Et depuis ce soir mémorable, nous comptâmes au plafond de notre cabane cinq fers à cheval au lieu de quatre...

LERMACE

TELEVISION PRATIQUE

à mon ami Jacques De Clerck

Albéric Plafard était ce que l'on est convenu d'appeler un homme intelligent. Non pas qu'il fut à l'abri des défauts de la mémoire ou qu'il fut d'un jugement aussi sûr que le compas d'une boussole, mais il savait faire les choses comme la plupart des gens à tendances normales. Il avait donc épousé une charmante jeune fille, douce, pieuse, aimante et sachant reprendre des bas, presser un complet et dépécer la volaille.

Zéphérine Brasdacier, avant son mariage avec Albéric, avait subi toutes les rigueurs de l'affection maternelle. Dès l'âge tendre, elle avait appris la vérité de cet axiome : "qui aime bien, châtie bien". C'est à force de taloches qu'elle avait appris à compter jusqu'à huit, à l'âge de cinq ans, et à huit ans, elle pouvait compter, renversée sur les genoux de sa mère, sous la férule rapide que maniait une main sûre, jusqu'à soixante. Avant le mariage, Dame Coco Brasdacier avait abreuvé sa fille de conseils inutiles. "Ecoute, petite... pour la première fois, tu vas te trouver en face d'un homme, sans défense, sans aucun droit à exercer. Comporte-toi de façon à lui plaire sur tous les rapports... au cours de ta lune de miel qui ne durera pas plus de huit jours par ces temps d'excessive vitesse. Après, tu me laisseras le soin d'é-

difier ton foyer et de faire ton bonheur..."

— "Oui, maman," avait murmuré Zéphérine, en tremblant un peu.

Les deux premières années du conjugal s'écoulèrent sans bris de vaisselle, ni heurt sanglant. Connaissant l'influence de la musique sur le règne animal, Albéric Plafard, qui ne manquait pas de doigté, avait saturé sa belle-mère de valse de Chopin, et jouait invariablement, après les repas, à l'heure où l'on flâne au salon, un éternel et sympathique "Home, sweet Home". Cet aveu, qu'il fut vrai ou non, n'attendrissait personne : c'était à se jeter dans la rivière, mais Plafard était trop bien né pour songer à mourir à 35 ans.

Un matin, tandis que Zéphérine essayait d'avalier son café par petites gorgées que l'émotion étranglait, sa mère, en peignant illustré de fleurs de lys, avec toute la dignité que lui conférait l'autorité maternelle, et ses \$3.000 de rentes, regardait de travers son gendre, occupé à lire un journal. C'était le jour de l'anniversaire de naissance de Zéphérine. L'orage était dans l'air, la scène allait commencer d'une seconde à l'autre.

Selon la tradition, Madame Brasdacier donna le signal des hostilités "Mufle," fit-elle à voix basse. "Tête d'anchois..." Et ça se croit bien élevé. Pas le moindre petit bouquet de violettes, pas le

moindre souvenir. Il faut avoir été élevé dans une étable pour lire son journal à table !

"La paix, s'il vous plaît, belle-maman," répondit en sourdine le gendre humilié, "ou je fiche le camp..."

"Déjeunez où vous voudrez," éclata soudain madame Brasdacier, "pourvu que vous nous débarrassiez de votre présence..."

Zéphérine pleurait le nez dans son assiette, en songeant au temps des déclarations volcaniques, des duos d'amour, des promesses érotiques... mais son mari, superbe d'indifférence, s'en fut au club.

Mais un jour vint, que la belle-maman, à une traverse à niveau, trouva la mort sous les roues d'une locomotive, une "2100" précéderent les journaux. L'inhumation eut lieu avec toute la pompe désirable. Nombreux étaient les amis qui se rendirent à sa dernière demeure, pour le dernier adieu. Le notaire dans sa dignité professionnelle, s'avança au milieu de l'assistance, et déclama le silence. Après avoir fait installer un gramophone et un écran qu'apportait un opérateur de cinéma, il prit la parole :

"Ma cliente eut l'idée, mesdames, messieurs, de prononcer après sa mort, un discours et tel que spécifié dans son testament, elle vous convie à une petite séance récréative et édifiante tout à la fois. Veuillez bien suivre les manifes-

tations d'une âme de l'au-delà et d'un appareil téléphonocinématographique dernier modèle."

L'opérateur aussitôt procéda à l'exécution des dernières volontés de la défunte. On voit apparaître Dame Brasdacier sur l'écran, telle qu'elle était de son vivant. Elle semble radieuse, mais son sourire inquiet déjà le gendre stupéfait. Elle porte son propre deuil, et ses mains gantées de noir jouent avec un petit fascicule. Elle a des roses blanches à son corsage, et son chapeau est du dernier cri. Voici qu'elle parle :

"Mesdames, messieurs, vous êtes sans doute un peu surpris de m'entendre encore une fois, mais de mon vivant, je n'ai pas tout dit. Je profite de la circonstance qui vous réunit sur ma tombe pour vous dévoiler publiquement toute l'infamie de mon gendre, ici présent, et qui tout à l'heure, le misérable, le kangourou, a osé parler de moi sans autorisation. C'est, vous le dirais-je, le dernier des rhinocéros... Comment, vous n'avez pas honte, M. Albéric Plafard, de prononcer un discours sur ma tombe, vous qui depuis plus de cinq ans désiriez ma mort ! Ah ! mon gendre, vous pensiez que j'allais passer cette occasion unique d'avoir le dernier mot. Que non pas !... "Arrêtez l'appareil," s'écria l'opérateur le malheureux gendre. "Le scandale a assez duré ! Si la défunte

ne se respecte pas, qu'elle respecte au moins l'auditoire qui l'honore de sa présence !... Mais le notaire, homme consciencieux, exigea que les dernières volontés de la défunte fussent respectées. Et l'appareil au grand amusement de l'auditoire qui se pâmait, continua ses accusations ante-mortem : "Savez-vous où mon gendre passait ses nuits, lorsque nous supposions qu'il était au club ?... Le savez-vous ?... Mais on n'en entendit pas davantage, l'appareil se tut subitement, foudroyé, déshabillé, réduit en mille miettes par le gendre devenu furieux.

L'auditoire réclama à maintes reprises des rappels et applaudit vigoureusement la défunte, pour ensuite huer avec non moins de frénésie, le vandale qui venait d'arrêter ce vaudeville tout à fait gratuit.

A la suite de cette petite scène de famille en plein air, madame Plafard disparut de la circulation. Après une longue enquête, l'on apprit qu'elle était rendue à Hollywood à la recherche d'un contrat rémunérateur : Elle avait trouvé sa véritable vocation.

Mais Albéric Plafard ? me demanderez-vous. A-t-il, lui aussi, trouvé sa vocation ?

PHYL.

(à suivre)

L'INDIGNATION D'UN ENFANT DE CHOEUR

Rien de plus amusant que de voir des jeunes canadiens parler de littérature française et critiquer à l'occasion les décisions extraordinaires de l'Académie, comme si nous existions ou comme si nous avions le droit de traiter un sujet dont on ignore le premier mot.

Nous vivons des temps comiques. Il nous aura été accordé comme suprême délassement d'assister aux crises de nerfs d'un Pet-de-singe comme Fanfan Berthelot, commis à l'office de l'ignorance et du persiflage et juger de très haut des écrivains français qu'il n'a jamais lus du reste. Pet-de-singe ou son ami, Longuevesse, s'alimentant d'ordinaire dans les comptes-rendus de la N.R.F. dans les *Nouvelles littéraires*, dans 1935 à moins que ce ne soit dans 1835. Je les connais personnellement. Ces petits farceurs peuvent étonner des lecteurs peu avertis mais la langue entortillée du chroniqueur Fanfan, symptôme inquiétant du délire fébrile (Cf. Les travaux du docteur Brodekoen) ne peut avoir aucun effet sur un esprit raisonnable.

Nous faisons dans les lettres parce que nous croyons être des descendants de Français. C'est un mal incurable et c'est le signe infaillible d'une impuissance héréditaire. Les Pets-de-singe se trouvent nombreux et ils ne sont pas les moins malades. Le petit monde de nos lettres roule dans un torrent de folies. Un journaliste raisonnable comme Asselin se voit forcé alors de remettre les choses au point; de crier "casse-cou" à ces jeunes écervelés et, après leur avoir servi une bonne correction sur les fesses, de les renvoyer à leurs parents. Asselin perd de la sorte un temps infini, mais c'est la gravité et l'étendue du mal qui lui commandent de veiller et de réparer. Quelle besogne ! Chaque jour nous apporte une nouvelle surprise.

Dans l'*Ordre* du 4 mai, notre jeune ami, Gérard Dagenais, s'en prend à Jules Bazin parce que Bazin ne pense pas comme lui au sujet de Claudel et de la dernière élection sous la Coupole. Et Dagenais trouve une phrase cinglante : "Je méprise profondément les hommes de mauvaise foi, et cet article (l'article de Bazin) était d'une déloyauté révoltante". J'ai pensé toute de suite que Bazin avait commis un crime. Je me suis empressé de relire son article, intitulé *la Réputation d'une vieille dame*. Or, il n'y a rien, absolument rien dans l'inoffensive chronique qui indique que le rédacteur de l'*Ordre* est de mauvaise foi et un écrivain déloyal. Au contraire, je partage entièrement l'opinion de Bazin et il a raison, parfaitement, il a raison en ce qui touche de près du de loin à Monsieur Claudel. D'où vient cette querelle oiseuse ? C'est que notre jeune ami, Gérard Dagenais, adore et sirote Claudel tandis que Bazin ne s'emballa pas. C'est que Dagenais est fâché, ab ! oui, très fâché de voir qu'on a élu Claude Farrère à la place de Claudel. Voilà qui va inquiéter l'auteur de *l'Homme qui assassina*. Un jeune homme de Montréal proteste énergiquement contre la décision des Académiciens. Flandin va sortir ses troupes et sa marine. Stresa est enfoncé. Pensez-y : le grand poète Claudel n'a pas été élu. Mais il devrait être honoré plutôt quand on sait que l'Académie n'a plus aucun prestige en France et dans le monde civilisé. On rencontre bien encore quelques sèches Anglaises qui vous disent d'un ton hautain : "Oah ! cette écrivainne n'est pas académicienne, je ne pious pas le lire". Voilà ce qui reste de l'honorabilité de cette docte réunion d'abrutis.

Quel honneur, je me le demande, peut-on tirer du fait d'être nommé Membre de l'Académie Française quand on sait que des écrivains qui valent bien M. Claudel, des génies, dis-je, comme Molière, Baudelaire, Balzac, Léon Daudet, Léon Bloy, d'Aureville, Flaubert, Maurras (pensez-y : Maurras) Péguy

et quelques autres n'en firent jamais partie ? Il n'y a pas lieu de s'indigner et de tomber en défaillance. N'allez pas surtout allumer des torches et la guerre civile comme le conseille ce huissier très comique qui, dans une lettre pathétique adressée à *Candide*, appelle les foudres du ciel. "Nous verrons bien, s'écrie-t-il, si ces messieurs, qui prétendent ne pas saisir le langage sibyllin (il ne croyait pas si bien dire en parlant de la poésie de Claudel) comprendront ce jour-là l'odeur de la poudre et le cliquetis de nos chaînes". Comme quoi l'on voit qu'il y a aussi des enfants de choeur en France. Ces chers parisiens au lieu de vider des querelles littéraires feraient mieux de se préparer et de se barricader contre la haine d'un échappé comme Hitler.

Quand je vous disais que nous traversons des temps comiques.

Il n'y a pas que M. Dagenais qui puisse comprendre le penseur du *Sottier de satin* et le poète emporté, délirant avec raison (c'est le grand génie de Claudel) de *l'Annonce faite à Marie*. Sans être un enfant de choeur j'ai lu et goûté moi aussi de telles oraisons d'une valeur infinie. Mais Claude Farrère jugé comme écrivain et comme romancier n'est pas non plus un imbécile. Il est compris de tout le monde. C'est un esprit moyen ; l'Académie l'a élu. Monsieur Dagenais devrait plutôt s'en réjouir.

Mais chose qui m'étonne et dont se garde bien de parler l'enfant de choeur, c'est de voir un aussi grand poète que Claudel, bien au-dessus des petites misères humaines, qui flotte constamment dans le mystère et les nuages, par-delà les attaches terrestres méprisables et périssables, c'est de voir un tel poète, un tel dieu, se présenter à l'Académie, faire toutes les démarches et toutes les visites conventuelles, s'aplatir comme un Farrère ou un Anatole France. Franchement, Dagenais, je me faisais une autre idée de ton idole. Je te dirai ceci pour terminer. Léon Bloy, le grand Léon Bloy, avec tous ses défauts, avec toute sa franchise, avec ses disputes éternelles contre la bourgeoisie et les mauvais prêtres ; Léon Bloy, qui crevait littéralement de faim, qui souffrait de la conspiration du silence, ia plus injuste qu'on ait jamais vue ; Léon Bloy drapé dans son orgueil, qui avait faim de pain et qui avait faim de gloire, ne s'est jamais présenté à l'Académie, n'en a jamais parlé. Cette vieille baraque de fausses gloires n'existait pas pour lui. Ce sont de tels actes qui jugent un écrivain et un artiste véritable.

Il n'y a pas d'excuse possible. Claudel s'est présenté à l'Académie ; il n'a pas été élu. Tant mieux. Le châtement est dur ; que le poète qui a si longtemps porté le poids de ses images géniales portemaintenant le fardeau de son erreur. Claudel s'est conduit tel un bourgeois très ordinaire et il n'est pas étranger aux ambitions commerciales. C'est bien mal terminer une vie artistique qui aurait pu rester grande au-dessus de la bêtise humaine et tout près du paradis.

Je me souviens que l'été dernier dans mon beau pays laurentien, nous avions eu, Dagenais et moi, une chaude discussion au sujet de Claudel et de Bloy. Je ne croyais pas qu'un avenir aussi rapproché me donnerait raison contre le grand poète de *Tête d'or*.

Si l'enfant de choeur ne pense pas comme moi, c'est qu'il a une âme d'arriviste et que pour lui les arts et les lettres ne sont qu'un moyen de faire de l'argent ou de se draper dans une gloire qui n'est pas toujours très honorable, celle-là même qui attirait tant de curieux à la Villa Saïd parce que le vieux satyre qui l'occupait était de l'Académie Française. Merde alors.

VALDOMBRE.

REPETEZ-LE...

IL Y A BOUQUIN ET BOUQUIN...

Le dernier ouvrage de M. Jean-Charles Harvey est en vente chez un marchand de tabac "bien connu" selon l'expression consacrée par nos reporters dits journalistes. Besoin de publicité chez cet auteur que la Providence a gâté il n'y a pas très longtemps ? Ou simplement que l'on a pris la "Maison de la Pipe" pour "Le Bouquin" ? Cruelle énigme ! répondrait l'illustre Bourget.

o—o—o

IL Y A CADENAS ET

CEINTURES

Le cadenas, en tant que serrure mobile, joue un rôle intéressant à Montréal où il contribue largement à remplir les coffres de cette municipalité. On a l'intention de lui faire jouer le même rôle à Québec. Si jamais on réussit à damer le pion à Dame Vénus, que fera-t-on de tous ces cadenas, devenus inutiles comme ces ceintures de chasteté dont s'émerveille le Mu-

sée de Cluny ? Peut-être viendront-ils compléter notre collection de bougeoirs de cuivre, de rouets et de "bonshommes" sculptés sur bois ! Il y a un commencement à tout et la collection du Château de Ramsay, si intéressante soit-elle, est loin d'être complète.

o—o—o

REFRANCISONS !!!

L'Association des Auteurs Canadiens, section française, désire grouper les écrivains canadiens-français dans les cadres d'une société autonome. Pour réaliser ce projet on s'est assuré le concours du ministre des Beaux-Arts qui a bien voulu "casquer" au nom de la province afin de permettre la fondation d'un secrétariat permanent.

Or, ce secrétariat dont M. Jean Bruchési est président, et M. Albert Lévesque, secrétaire, servira à animer les services suivants : 1.— Informations littéraires pour journaux et revues ; 2.— conférences,

diners-causeries, radiodiffusion ; LES "HONORABLES"...

3.— Service de sections régionales ; 4.— Semaine du livre canadien ; 5.— Service de relations étrangères ; 6.— Service d'un bulletin mensuel.

Il est facile de prévoir que la publicité de l'éditeur-libraire-auteur qu'est M. Lévesque, sera bien soignée et que les écrivains canadiens qui n'appartiendront pas à cette illustre compagnie devront faire preuve de courage et de talent s'ils ne veulent point sombrer, victimes de la conspiration du silence.

D'ici la fondation de la "Société des Ecrivains Canadiens" qui préviendra également l'adhésion des auteurs d'oeuvres sculpturales picturales et musicales, selon les termes de la circulaire de MM. Bruchési et Lévesque, qu'il nous soit permis de suggérer à ces "gentlemen" de faire corriger leurs prospectus circulaires car celle qu'ils viennent d'adresser à sans doute été écrite par un Iroquois pur sang.

Voilà un titre qui appartient logiquement à ceux qui le méritent et il est parfois difficile de rencontrer, même dans une ville respectable, dix justes.

M. Cyrille Delage, "surintendant" de l'Instruction publique, porte ce titre auquel il tient mordicus.

A la gare Viger, un beau jour, il se présente au guichet et demande au préposé aux billets sa "réservation" pour Québec. Le commis jette un coup d'oeil distrait sur le client et s'informe de son nom.

Suave et combien vexé de n'avoir pas été reconnu, notre "surintendant" d'une voix ennuyée, répond :

"L'honorable Cyrille Delage".

o—o—o

VIEILLES ENSEIGNES

Une Exposition de l'enseigne moderne vient de se tenir à Paris. Elle nous montre, rapporte un journal français, que "l'enseigne

fut et doit être plus que jamais un bel art décoratif, amusant, spirituel, efficace, bref, susceptible de servir et d'honorer à la fois l'urbanisme et la publicité commerciale".

C'est dommage que M. Lacroix, architecte de son métier, et par surcroît président de notre Commission d'urbanisme, n'ait pas été invité à cette exposition d'art. Sans doute qu'il en aurait rapporté des notions de bon goût et une toute autre manière de voir et de juger les motifs d'enseigne qui sont présentés à la Commission. Mais nous habitons un pays où les puissances d'argent font à leur guise, ce qui explique la laideur de la plupart de nos enseignes électriques et les panneaux - réclame gigantesques qui enlaidissent nos campagnes.

Si la vanité est l'affiche de la sottise, l'argent est le véhicule de toutes les laideurs dans "l'Athènes de l'Amérique".

LE CERBERE



UNE OPINION OPINIATRE

M. Jean-Louis Gagnon, directeur de VIVRE, soutient qu'on peut édifier une nation en adoptant de Maurras son opinion sur la continuité du pouvoir, de Georges Valois son économie dirigée, de Karl Marx je ne sais plus quelles doctrines sur l'évolution du droit de propriété, doctrines battues en brèche par des économistes sérieux, de Mussolini et d'Hitler leur nationalisme aigu.

L'éclectisme, en politique et en philosophie, sent le fagot. On peut trouver à l'éclectisme deux vices fondamentaux, l'un d'ordre métaphysique et l'autre d'ordre pratique. En quoi consiste cette philosophie sinon, pour employer les termes mêmes du dictionnaire, "à choisir les opinions qui paraissent toucher de plus près à la vérité, pour en former un corps de doctrine"? Pourquoi chercher alors, "les opinions qui touchent de plus près à la vérité" si vous possédez la vérité elle-même? En effet, si vous ne possédez la vérité, sur quoi vous appuyez-vous pour affirmer de ceci: c'est vrai, et de cela: c'est faux? De quel endroit un Victor Cousin rejette-t-il le criticisme kantien, admet-il l'optimisme de Leibnitz plutôt que celui de Condorcet? L'éclectisme est une doctrine fautive à sa base parce qu'elle suppose une philosophie antérieure qui lui servit de critérium.

L'éclectisme M. Jean-Louis Gagnon nous engage à unir la continuité du pouvoir telle que Maurras la conçoit, l'économie dirigée à la manière de Georges Valois, le communisme comme l'applique Staline et quelques autres produits du même cru. Son gouvernement ressemblera à une femme dont les bras, tous deux très beaux, seraient d'inégale longueur, qui aurait les cheveux tondus et un oeil magnifique... sur le menton.

Ils sont légions, ceux qui veulent implanter en notre pays des systèmes législatifs calqués sur le corporatisme italien, l'antisémitisme hitlérien ou telle doctrine incompatible avec notre régime politique.

(L'ORDRE)
Dollard DANSEREAU

Je ne chicanerai pas M. Dansereau sur ses prétentions philosophiques. N'étant qu'un "vulgaire matérialiste" — du calme M. Dansereau... — je n'ai jamais ben-ben pratiqué le subtil Averroès et je me suis toujours plus préoccupé de ce que j'avais sous les pieds plutôt de ce qui pouvait exister au-dessus de ma tête. Tout de même, je ne puis m'empêcher de signaler le talent formidable qu'a M. Dansereau d'embrouiller la question et celui, encore plus merveilleux, de ne jamais répondre à celles qu'on lui pose. Allons, M. Dansereau, ne tronquez pas les textes. Et surtout, ne nous faites pas croire qu'entre les opinions qui paraissent toucher de plus près à la vérité et les opinions qui touchent de plus près à la vérité — vous ne voyez pas la différence. Seulement, elle n'est pas en votre faveur, la différence. Sur tout en politique et en économique, il ne saurait y avoir de Vérité absolue. Vous savez comme moi, qu'on ne cristallise pas une doctrine pour après vouloir définitivement l'imposer à une Nation quand cette même Nation ajoute et enlève de ses éléments, avec chaque époque qui marque sa destinée.

Mais c'est plutôt à votre conclusion que j'en veux. Quand vous parlez de l'incompatibilité de telle doctrine avec notre régime politique — je commence à comprendre le sens ésotérique de ce que vous appelez philosophie. Mon cher Dansereau, vous raisonnez à peu près comme un clerc. Vous savez bien que la base même de notre doctrine consiste à renverser notre régime politique — tant du point de vue confédératif qu'au point de vue politique pure. Toutefois, si vous n'aviez pas encore deviné ce que j'ai avancé à date — je n'ai plus qu'à tirer l'échelle. Car, ou bien vous me prenez pour un imbécile — ou bien vous faites l'imbécile: dans les deux cas, la polémique est à peu près impossible.

L'out de même, quel malheur que Descartes et sa raison soient à l'index!

LE DEGONLFEMENT DE M. BOURASSA

Nous n'avions pas assez de péchés à faire — voilà que M. Bourassa en invente un nouveau: le nationalisme est un méchant péché. Depuis les quarante fameux articles sur le divorce, nous nous doutions bien un peu que Bourassa était frappé, lui aussi, de notre marotte nationale qui consiste à vouloir faire de Dieu un vague premier ministre et de nos hommes politiques des marguilliers de naissance. Mais tout de même, de là à détruire l'oeuvre de sa vie, il y a encore un peu de marge. Est-ce que par hasard, M. Bourassa aurait remords d'avoir jadis refusé certain ministère, et qu'il voudrait refaire sa vie en devenant évêque?

D'un geste, d'un discours, Bourassa aura jeté bas la colonne de lumière qu'il avait élevée jadis aux grandes gloires du nationalisme. Et cela, juste au moment où le Canada français tente une renaissance nationale. Bourassa aura été plus loin que son grand-père: Papineau, au moins, s'arrêta à New-York, son petit-fils veut nous faire croire qu'il est sur le chemin du Paradis. Quand on connaît les âmes scrupuleuses de nos gens, quand on sait, de plus, le découragement qui s'empare d'eux chaque fois qu'une idole s'écrase, on est en droit de se dire que Bourassa a porté un rude coup au mouvement nationaliste et que le redressement sera long et dur.

Il est vrai qu'Asselin demeure, mais la masse avait cristallisé son nationalisme dans Bourassa, et pour elle, lui, lâchant,

c'est comme si la nation n'était plus guidée que par un soleil mort. Peu de gens se rendent compte que chez nous il existait deux nationalismes:

a) Asselin ou le nationalisme québécois.

b) Bourassa ou le nationalisme canadien.

Aussi, quand Bourassa vient dire au populaire — et c'est la conclusion logique de l'erreur qui veut un nationalisme pour deux peuples — "vous devez admettre l'anglais comme la seule langue des communications" — "si vous êtes nationalistes vous serez condamnés par le nape" — "vous devez oublier que vous êtes Français pour vous souvenir que vous êtes catholiques" — nous pouvons être assuré d'un ralentissement dans la magnifique Croisade que Groulx nous prêche depuis un quart de siècle.

Cependant, il ne faut pas s'aplatir dans le silence. Même si Bourassa croit avoir formulé un nouveau commandement:

nationaliste, point ne seras, ni d'idées, ni de tempérament, cela ne suffit pas pour transformer les nationalistes en be-deaux. D'ailleurs, n'aurions-nous que Bossuet et Jeanne d'Arc pour appuyer notre nationalisme intégral, que cela ne serait pas mal du tout. Mais cela est une autre histoire sur laquelle nous reviendrons le jour où on voudra ajouter un numéro à la liste des péchés capitaux.

DUCE NOSTRO!
ET NOUS? ...

Sur le Freight il ne fait pas chaud. Cet épatant petit journal, ramassé sur le banc d'un parc ne veut même pas se laisser lire commodément. VIVRE. Oui, mais ne gigote pas tant, on dirait que toute

HENRI BOURASSA EST MORT

Rien ne sert de pourrir. Il faut mûrir à point.
(Traduit de La Fontaine)

On s'y attendait. Depuis quelques années déjà on sentait qu'une main de fer dans un gant de velours le serait lentement à la gorge. "En a-t-il encore pour longtemps, se demandait-on un peu partout?" Cete fois, c'est bien la fin. Sa conférence à la Palestre Nationale, intitulée "Le nationalisme est-il un péché?" (hé oui, Bourassa en est rendu là!) cette conférence, donnée sous les auspices de l'A. C. J. C., prouve d'abord que les Jésuites, connaissant l'évolution de Bourassa dans la gâtisme et n'ayant pas hésité à l'inviter, seront peut-être, sinon à coup sûr, les premiers démouillisseurs d'une nation en puissance, le cas échéant, d'autant qu'il est question pour M. Bourassa d'entreprendre une tournée de conférences à travers la province, probablement patronnée par la même compagnie, qui joue en France un rôle identique à l'heure présente, et destinée à couper les ailes au mouvement nationaliste. (1).

Qu'est-ce que cela veut dire, au juste?

S'inquiéterait-on, en certains milieux pas toujours situés dans la province, de la vogue du nationalisme chez une jeunesse enflammée? Les Bourne, les sous-Bourne et les petits bourneux, après s'être fait bâtonner, sortiraient de leurs terriers, de concert avec les impérialistes et en leur tendant la main, pour porter la guerre à leur tour dans le champ nationaliste au son de la trompette politico-catholique: "Anglisez-vous, Dieu le veut!" Et Bourassa ne serait-il qu'une sorte d'avant-garde, un ballon d'essai, en tout cas crevé d'avance? On le dit et tout porte à le croire. Chose certaine, ILS trouveront à qui parler, cette fois, et s'apercevront peut-être un peu tard qu'il n'est pas bon d'exaspérer une jeunesse décidée à tout pour sortir de l'ornière du peuple qu'une génération de mollusques

s'acharne — et s'est acharné durant trente ans — à disloquer et à disperser.

Les nationalistes, et c'est, au fond, la majorité des Canadiens-français qui n'attendent plus que l'heure, ont conservé, Dieu merci, un solide bon sens qui se refuse à ingurgiter cette mixture de constipé, ce vomis de rat: la diplomatie au spaghetti, patriote.

M. Bourassa (Bourassa II) possède au plus haut degré une surabondance de respect humain qui n'est pas toujours de la plus belle venue quand il a'elle Aristide au char du génie, ou qu'il qualifie Maurras — un authentique génie, celui-là, et dont on parlera bien aussi longtemps que de M. Bourassa — de "petit enfant" pour la simple raison — et quelle raison! — que celui-ci est athée. Simplicité ou duplicité? Par bonheur, à ce qu'il paraît, Briand ne l'était pas ou plutôt l'était, sans l'être absolument, tout en ne l'étant point, bien qu'il le fût à demi — glissez mortels, n'appuyez pas. Evidemment le sens de l'ironie fait défaut à l'esprit en redingote de M. Bourassa.

Quant au robuste Daudet, plein de santé, de verve, de bon sens et d'équilibre, comme une bonne soupe parfumée, arrosée d'un vin juste assez chaleureux pour ne pas trop alerter nos sociétés de tempérance, c'est un goujat. Bourassa, le type par excellence du monsieur-bien-élevé — produit anglo-saxon estampillé. Made in England — ne peut pas supporter qu'un chat noir soit appelé un chat, Rollet un fripon, et que Briand, cette charogne, soit traité comme tel. Sa francophobie notoire ajoutée à son orgueil démesuré devait fatalement lui mettre un jour les deux pieds dans le champ de l'impérialisme, conduisant en droite ligne à l'internationalisme, où il s'est engagé en compagnie de "Monsieur le Président du Conseil".

Et ce spectacle-là, à lui seul, vaut deux fois le prix d'entrée.

Rendons-lui ce témoignage: M. Bourassa a fait une grande "découverte",

"Dieu, a-t-il dit, n'a pas créé les races; il a créé l'homme". Je ne doute pas une seconde que cette profonde pensée n'ait fait entrevoir à son auditoire, dans une vision encore apocalyptique, la fin prochaine du nationalisme sur la terre, et la disparition non moins prochaine des races, Dieu ne les ayant créés ni l'un ni les autres. Il est vrai que M. Bourassa n'a pas voulu nous dire si nous deviendrions chinois, nègres ou juifs, attendu que les races doivent disparaître, mais il penche fortement — équilibre d'une cruche — en faveur de la race anglo-saxonne, l'élu de Dieu par la bouche de M. Bourassa. Il est également vrai que les Anglais sont protestants et anglicans; mais Dieu — toujours d'après lui, Bourassa — ne saurait-on avoir ces préjugés terrestres. Quelle belle chose que l'érudition! et comme il faut admirer, mon cher lecteur, ces hommes au vaste et haut savoir, à la pensée riche et pleine, qui se livrent à nos propres moyens, il nous serait impossible d'atteindre.

Dieu n'a pas créé les races, soit, mais il les a voulues puisqu'elles ne sont, en somme, que le prolongement naturel de l'individu, participant à l'ordre naturel établi et voulu par Dieu, au même titre que la pluie et le beau temps dont elles sont la conséquence, bref, des phénomènes naturels; et cela, à mon sens, règle la question du nationalisme et de la religion, et ne confère aucune autorité, aucun droit à l'Eglise pour régler l'équilibre et le répartition des races sur cette planète en imposant ses vues de forces, à coups de pressions morales ou au spaghetti.

Notre attitude là-dessus est claire et nette, et nous n'en démordons pas. Avis aux intéressés. C'est aussi le sentiment d'une très grande partie de la jeunesse actuelle qu'on peut classer parmi l'élite de demain, et cela on le sait, et cela on le craint, et cela on veut l'empêcher. Mais cela, on le saura davantage de jour en jour, on le craindra de plus en plus, et on l'empêchera de moins en moins, parce qu'il est

de faits politiques, économiques, sociaux, démographiques, linguistiques et religieux, dont M. Bourassa s'est bien gardé de parler, qui chassent loin derrière eux les nuées d'un néophyte, pour ne parler que de celui-là, passé au gâtisme et jouant les faux apôtres au service de quelques gallophobes notoires. Cette campagne impérialiste et gallophobe déclanchée dans le public par Henri Bourassa, le précurseur, et qui n'est pas près de se terminer, n'a peut-être pas d'autres animateurs que ceux qui ont forcé S. E. le cardinal Villeneuve à jeter le blâme sur l'"ORDRE", journal foncièrement nationaliste, intelligent et, par surcroît, dirigé par une personnalité rayonnante, donc dangereux à un triple point de vue.

M. Bourassa et ceux qui seraient tentés de le suivre dans la voie de l'impérialisme peuvent être assurés de trouver sur leur chemin, et pour le leur barrer, une jeunesse nationaliste qui ne les traitera pas avec le dos de la cuiller. Ces messieurs dussent-ils en être consternés, nous n'emploieront pas à leur adresse le vocabulaire de chat fourré cher à leur oeur et à leur dignité anglo-saxonne. Il y a assez longtemps que les Bourne et les sous-Bourne grattent à la porte. Il faudra désormais compter avec la jeunesse "qui garde la maison", qui n'a pas précisément froid aux yeux comme on a pu le constater en maintes occasions et qui ne sent pas, elle, la nécessité de voiler, derrière le masque, les disgrâces, pour ne pas dire plus, des "étoiles" de cette province ou d'ailleurs.

Henri Bourassa est bien mort, piteusement, dans le champ de l'impérialisme et de l'internationalisme soit-disant "catholique" hors duquel il n'y a point de salut, étranglé par un collier de fausses perles.

Il reste un vague conférencier qui tente de nous expliquer son caractère, la main sur le coeur.

FERNAND LACROIX

(1) N. de la R. — Nous ne partageons pas nécessairement l'opinion de M. Lacroix sur l'imbroglio jésuitique.

te l'impétuosité, tout le fulgurant nationalisme de tes fondateurs te donnent une vie vibrante et farouche.

Vivre enfin! Quel rêve! quelle apothéose!

Moi, je vous le dis carrément, en ce moment j'ai quelque chose de liquide au bout des narines. Ça dépend du grand vent. J'ai les yeux de plus en plus sombres — la suite du moteur se colle sur toutes les aspérités, les coins et les buttes de ma figure. Je suis un maillet, un taquet, un TRAMP, un BUM sale, un voyou et par dessus ces iniquités un JUMPEUX de tender. Je vous prie d'excuser tous ces mots, car j'ai de l'éducation et une instruction classique... Mais je ne suis pas fils-à-papa-riche et je suis malchanceux comme toit de tuile. Alors je fraternise avec les chômeurs; je vis comme je peux: de croûtes, de fruits gâtés, d'eau microbienne et de malhonnêtetés. Ce n'est pas ma faute, ni la vôtre. Les suites de la crise, non la crise (avec un seul s) que voulez-vous?... Je suis pourtant bien couché sur le bois du wagon. Du bois, c'est plus moelleux, plus confortable que les pierres et le béton — moins humide que les prés, la mousse et les tertres.

Mais j'oublie ma malpropreté, mes guenilles, mes lambeaux, mes loques et mes socques. Je suis plongé dans la volupté, je lis VIVRE — et ça me monte dans l'esprit, ça me glisse dans la mappemonde, ça me coule dans le cœur, ça me veloute l'âme. Enfin la lutte est commencée, prometteuse, la lutte tant attendue.

D'après les journaux nous étions 28.000 voyageurs illicites l'an dernier. Cette année nous devons être 30.000. Donc 30.000 combattants de plus. 30.000 qui avaient le cœur, la tête, la bouche et le ventre vides. 30.000 exaltés par le jeûne, les âpres jouissances, les rugueuses voluptés de leur existence. Et tout ce vide éprouvé est maintenant rempli: je n'ai plus faim, je deviens mystique, extatique... L'idée m'injecte son sérum et elle me ressuscite. Ressuscite? Oui, oui. Ré-

surrection! Résurrection! Nous étions tous languissants, morbides, avec la seule force de se trainer pour demander du pain. Nous, les cheminots, comme nous les prisonniers, le forçats des camps de concentrations (car nous avons tout expérimenté). Parti national-socialiste accepte dans la béance de ton âme, toute la légion des chômeurs. Leur masse formidable frémit avec des clameurs: ils sont tous prêts, ils ont la tête prête, ils ont les bras prêts. Le parti a besoin de nous qui ne sommes pas des intellectuels — les concentrés, les sinistrés, les reniés des camps, les êtres stagnants au fond des mers des Sargasses (pour employer la juste expression de Léopold Onelt) ne demandent plus une épave où aborder. Il leur faut maintenant un beau navire pour naviguer; des avions pour planer; des drapeaux pour se vêtir; des clochers pour se coiffer; de la terre dure et battue et qui ne s'effrite pas sous leurs bottes — leurs bottes payées par le gouvernement. Mais tout en les chauffant pour un temps le fameux prétoire ne les repait pas. Les camps provoquent une séquestration, un isolement de toute cette masse pour restreindre par des traitements anesthésiques l'esprit de révolte (ce mot est excessif, mettons — mécontent) qui grondait comme les roulades, les gringolades d'un tonnerre menaçant de s'applatisir sur le crâne des vieux politiciens. Quel beau gâchis en aurait résulté! quelle abominable soupe collante et amidonnée à faire ingurgiter aux chômeurs. Car en fait de soupe, dans les dépotoirs rétribués par le gouvernement, vous ne savez pas quels crachats, quelle sueur et quelles gratures d'entrailles on peut déguster. Essayez-en donc à Montréal. Vous expérimenterez les brûlures gastriques, les gonflements abdominaux et le malaise des loups repus de pourriture.

Toute cette jeunesse est coffrée dans un isolement, un bannissement rassurant. Elle n'aura même pas le droit de vote aux prochaines élections. Exilée, biffée, oblitérée, dans la poubelle la jeunesse pau-

vre! Elle n'est au courant de rien. A moins qu'un monsieur ait l'aimable inattention d'oublier son journal dans un endroit public.

Mais toute cette masse impertinente, insolente, presque inconsciente, est préparée à seconder, à déculper les efforts des plus chanceux. En effet, les différents groupements parviendront à se ramasser, le nôtre mettra dans la bouche la couleur foncée (à cause du charbon des trains et de la poussière des véhicules) et peut-être la couleur du sang. Notre participation est promise, assurée, assermentée. Elle sera bruyante, violente, rageuse, furibonde, parce que nous reposons dans cet éloignement social — creux comme des fossés, PROFONDS COMME DES TOMBEAUX. Et que nous serons assez reposés pour devenir excessifs de bravoure.

On semble perquisitionner pour la découverte d'un chef: j'en connais un. Il est pauvre, oui. La souffrance l'a éduqué. Sur ce rapport il dépasse les jeunes gens riches ou des milieux aisés qui eux, je crois, n'ont pas assez pâti, ni suffoqué, ni assez murmuré dans les humiliations fortifiantes pour comprendre les réels besoins du peuple. Mais il est assez éduqué, imposant et civil pour ne pas déconcerter la culture. Dans ses ancêtres canadiens on découvre des personnages remarquables — de robe et d'épée; dans ses aïeux gaulois il n'y a pas de sang de cerfs; dans ses ancêtres romains et grecs il y a des empereurs et des généraux; et dans les antédiluviens, la science lui découvrira peut-être des engendres plus anciens et plus magnifiques qu'Adam. Ceci est un badinage pour me moquer de l'imagination de Moïse qui... et qui... — de toutes les inutilités du cours primaire.

Donc le futur premier ministre est génial comme Mussolini, mais ce n'est pas Mussolini. Il est incommensurable comme Lénine, mais ce n'est pas Lénine. Peut-être la réunion des deux. Mais il est Canadien-français. Et ce n'est pas moi... Il est originaire de la Bleuëtie, du pays miracle, surgi spontanément — mais il a toujours

eu une sanctifiante horreur des BELUETS. Ça prouve qu'il n'est pas contaminé. Moi je le connais comme la carte du Canada. Je le connais par cœur et par cœur. Ce n'est ni un hobo, ni un cheminot, ni un bohème, ni un déguenillé — mais il est chômeur. Il a tout découvert des maux de sa nation, même les ignorés. Sa pensée est microscopique. Son idée radiothérapique. Tous les remèdes en mains, il attend qu'on lui dise de prescrire et de prescrire. A vingt ans il fait un discours politique dans une assemblée contradictoire. Son succès fut palpitant, la masse flamba, l'adversaire brûla (de rougeur devant son incapacité). Dans le cocon son génie tisse. Il s'adapte à la politique, à l'économie, à la stratégie, à toutes les vertus d'un prédestiné. Moi je ne puis pas différencier tous les mots et noms nouveaux. J'ai oublié mes racines grecques et mes compagnons ne parlent jamais en TARMES. Son nom vous le saurez assez tôt. J'aime mieux vous le faire éclater comme un obus. Au surplus je suis très loin de lui et peut-être sera-t-il un peu ému de notre élection. Je vous jure que ce sera le chef. Il a vingt-quatre ans et il saura fort bien entourer de soin la décrépitude des pépères du gouvernement actuel.

J'arrête parce que mon train à marchandise relenti pour stopper. Et comme je ne suis pas une marchandise, malgré l'opinion de Bennett de Stevens Flynn et d'un La-Croix bauceron, il me faut descendre avant que l'importante police spéciale des compagnies où l'imposante Gendarmerie Royale me braqua le revolver vers le dos — bas — ou le maillet vers la caboche — haute.

Et n'en déplaise à Damase et à Ramase j'enlève l'"e" superflue de mon nom et je me racourcie les majuscules dans la signature suivante:

Jan le hobo

Cette lettre dont je vous garantis l'authenticité m'arriva par un beau matin. L'auteur qui perche maintenant dans le

camp de concentration de Kingston, fut jadis bouté hors de celui de Valcartier. C'est vous dire qu'il a du poil aux pattes et d'autres choses itou.

Malgré le ton excessif, l'allure romantique du texte, il y a là-dedans quelque chose qui ne vient peut-être pas du cœur mais des entrailles — et c'est ça qui devrait faire ouvrir les yeux. Il est évident que la masse canadienne en a jusque là. Elle veut la révolution et c'est bien. Seulement, on ne fait pas une révolution pour le plaisir de tout casser. Sans chef — la révolution risque de tourner à l'anarchie. Mais qui sera chef? Quoiqu'en dise le hobo — et cela n'est pas une injure — personne ne peut dire: je vais vous donner un chef. On n'impose pas un chef; un chef s'impose de lui-même; on ne le fabrique pas pièce par pièce: on le prend tout d'un bloc.

Quant à la question de connaître les conditions de vie dans les camps, personne ne peut exactement savoir — à moins d'y aller lui-même. Mais chose certaine, c'est qu'on ne parait pas se la couler trop douce. La lettre citée plus haut donne un des degrés de température qui existent dans les masses. Et il y a plusieurs "hoboes" éparpillés du nord au sud et de l'est à l'ouest. Cela pour dire qu'un homme — le chef — qui réussirait à ramasser tout ça, à discipliner — à pousser cette masse pourrait certainement ébranler le régime. Et c'est suffisant pour démontrer que la création d'un parti national-socialiste n'est pas un mythe et que notre époque en verra de rudes.

Jean-Louis GAGNON. JT

ALLAH SELAMET VERSEN ASSELIN

"J'ai dit ce que j'ai vu et ce que j'ai senti. Et cela, bien qu'Herman von Goering ait refusé de suivre les sages conseils qu'il avait bien voulu lui donner l'été d'avant... Anna de NOAILLES.

REMARQUE: Je prierais respectueusement tous les chefs de gare, les éducateurs ratés, les tireurs de carte Inc., les nationalistes repentants, les idiots, les imbéciles, les cretins, les "minus habens" de ne pas lire cet article écrit dans une intention d'évidente mauvaise foi par un jeune pédant qui a nettement mal tourné. P. C.

Quand paraîtra cet écrit, depuis trois jours déjà, l'"Ordre" ne sera plus!

Après la lecture des nombreux témoignages publiés presque quotidiennement depuis deux semaines, il n'est pas besoin d'ajouter quel effet a produit auprès des gens intelligents, la disparition du seul quotidien de la province de Québec rédigé en français....

Aussi désormais quand nous désirerons nous renseigner sur la politique étrangère, nous lirons les savants articles de ce loqué de Dorion qui, au lendemain du plébiscite de la Sarre déclarait que, les prétentions allemandes satisfaites, la paix eu-

rer les efforts produits par leurs prédécesseurs admettent qu'il n'y a plus rien à faire, que tout est parfait et sans défauts, alors nous n'avons plus qu'à nous croiser les bras et à répéter béatement: Comme si les besoins d'il y a cinquante ans et les nôtres étaient les mêmes.

Être satisfait de tout ce qui a été produit n'est en somme que prétexte pour masquer son impuissance... intellectuelle (va sans dire). J'extrait de la préface de Flambeaux (1) cette idée qui s'applique aussi bien chez nous qu'en France: "Plus je vais, plus je suis frappé, comme l'avait été mon père, en avançant dans la vie, par le tort qu'ont fait aux lettres et aux arts, les conventions d'Universités et d'Académie (Lisez: "de nos intellectuels en série" (...)) En art comme en littérature comme en science, il importe de se renouveler, de ne pas se fixer, ni de s'enkyster, dans des formules qui valent pour un temps. La critique générale est à un tournant, quant à l'érudition, quant aux gloses, quant aux perspectives d'ensemble. "Et si comme un juge de ma connaissance on m'objectait que cela ne s'est jamais vu chez nous, je répondrais avec Val-dombre: "Vous ne croyez pas qu'il serait temps de commencer?"

Sans les critiques d'Asselin et de ses rédacteurs, certains de nos universitaires ne constateraient probablement pas encore

les déficiences qu'ils confessent aujourd'hui publiquement. Nous en serions encore à croire qu'il existe une littérature canadienne — et non pas seulement des littérateurs français au Canada. Et bien des gens trouveraient normal qu'une revue française (ce qui prouve que les rédacteurs de l'Action Catholique ne monopolisent pas plus la bêtise que le haut savoir) compare l'Histoire du Canada de M. Bruchési à une oeuvre de Bainville. (L'intimé a d'ailleurs dû être le premier à comprendre tout le ridicule de ce jugement.)

Mais là où l'influence de l'"Ordre" s'est particulièrement manifestée, c'est dans la question de la réforme de l'enseignement secondaire. "J'ai le premier signalé les bacheliers satisfaits qui encombraient chez nous toutes les carrières, libérales et autres, et dont l'influence est un danger pour un peuple qui doit compter en tout sur sa valeur intellectuelle," écrit M. Asselin dans l'"Ordre" de ce matin (9 mai 1935). Cette attitude est à son honneur! Car le problème de toute première importance chez nous en est un d'ordre culturel. C'est un thème sur lequel l'"Ordre" est souvent revenu, sur lequel nous aussi de "Vivre" sommes souvent revenus, et cela, parce qu'il est à la base même de toute réforme. C'est la pierre angulaire de notre "renaissance nationale". Tant que l'on mélangera "culture" et "bourrage de

crâne" nos collègues ne pourront produire que des bacheliers satisfaits. Or sans l'élite, il n'est de réforme possible ni dans le domaine intellectuel, ni même dans le domaine politique. Tant que nous ne comprendrons pas que l'enseignement du latin et du grec nous est donné avec une autre intention que celle de nous faire apprendre deux langues de plus, nous ne saisirons jamais la signification vraie du mot "culture". Et si l'enseignement de l'histoire n'avait d'autre fin que de nous faire savoir combien de maîtresses avait feu François d'Angoulême ou quel vêtement portait la noble dame Ankes Paaton, tendre épouse de Tout Ank Amon lors de son départ de Tell El Amarna, alors il n'existerait plus de différence entre le NAPOLEON de Jacques Bainville (tout académicien soit-il) et le Montcalm de l'abbé Casgrain....

Toutefois quelque regret que puisse me causer la disparition de l'"Ordre", je suis tout de même "épaté" de voir qu'un quotidien rédigé en français et exprimant des opinions sensées — dans un pays où le crétinisme est roi — un quotidien francophile dans une province où l'on élève l'impérialisme au rang de quatrième vertu théologale, le plaçant à la base de toute entreprise nationale, qu'un tel journal ait pu paraître pendant quatorze mois. Et puis les idées font leur chemin. Le mouvement "culture" et "bourrage de

(Suite à la page 11)

LITTERATURE

CECI N'EST PAS UN CONTE

J'emprunte ce titre à une note publicitaire et je l'applique au Frère Carmel Brouillard, O. F. M. : " Sous le Signe des Muses "

Décidément, on parle beaucoup de nos poètes. On en parle même trop. En réalité, ils ne valent pas les gloires épatantes dont ils sont le sujet. Je concède que les muses sont attirantes. Il me semble néanmoins que, la plupart du temps, elles manquent de " sex appeal " et que leur chair artificielle et intouchable est accessible seulement au troisième sexe : le cérébral. J'excepte Ronsard, Verlaine, Baudelaire et quelques autres vrais poètes. Mais je songe aux poètes qui encombrant la circulation et font couler un flot inépuisable d'encre. Ce qui présente un avantage : celui d'encourager les manufacturiers de plumes et de papier. Rien ne se perd ni ne se... ah ! sais-je ma philosophie ?

La poésie est une chose ; la versification en est une autre, qui exige le moins d'effort et le moins de talent possible : une intelligence ordinaire et un dictionnaire des rimes suffisent. Or, nul de nos versificateurs actuels ne nous communique " ces grands secouements de choses et d'idées " que chante Lamartine dans une strophe inspirée. Autrement dit, selon les paroles d'Octave Aubry, extraites d'un article nécrologique sur Lenôtre : " Car écrire des livres et les voir se vendre, ce n'est rien. Ce qui compte seulement, c'est l'onde qui part de vous et qui va toucher peu à peu, encercler, bouleverser les âmes "..... Franchement, prétend-on que nos poètes aient " l'onde qui part de vous " ? Je ne réponds point.

" Sous le Signe des Muses " se divise en six chapitres : Nérée Beauchemin : catholique et canadien ; Robert Choquette : jeunesse et orgueil ; Jovette-Alice-Bernier : le bolchévisme de la conscience ; Alfred Des Rochers : décadence et grandeur ancestrale ; Louis Dantin : la hantise du surnaturel ; Lucien Rainier : vingt fois sur le métier.

En affirmant que ce livre n'est ni bon ni mauvais, j'use d'un paradoxe, cher à monsieur Anatole France en pantoufles, lequel caressait nonchalamment les erreurs, les pingouins, les bouquins et les chats " héroïques et voluptueux ". Je me reprends : ces essais de critique catholique ne sont ni bons par le style, ni mauvais par les idées...

Il y d'abord l'introduction. N'était la préface, un livre canadien ne serait pas national. " Ces critiques sont partiales, dit l'auteur. Un tel coup de clairon promettait beaucoup. Par malheur, on n'a pas tenu la promesse. La première page débute par des adjectifs aussi inutiles que lourds. J'en compte au moins

dix, et ailleurs, à la page 28, moi) de l'abbé Bethléem. Je j'en trouve douze ; à la page 108, dix ; à la 152ème, douze ; à la 158ème, douze ; à la 178ème, dix-sept ; et plus loin, quinze, quatorze, dix-sept. Je m'arrête, puisque je ne suis pas un staccatistien. Cette énumération ne concerne que les épithètes. Aussi nombreux sont les clichés, les lieux communs, les banalités, les expressions et les raisonnements tout faits. En revanche, ici et là, quelques belles pages de psychologie profonde, qui ne sentent pas trop le renfermé, le manuel et l'esthétique des écoles.

Le Frère Carmel mentionne les noms de Bloy et de Léon Daudet. Mettons qu'il les a lus. Tout de même, je reste surpris de son admiration enthousiaste devant les jugements immuables, inestimables, impondérables, inattaquables (excusez-

Je tique, un coeur glacé et un trésor de commérages.

Seulement, je ne tiens pas pour un chef-d'oeuvre son fameux " Romans à lire et à proscrire ". Lorsqu'ils désirent un mauvais livre, quantité de jeunes gens de ma connaissance n'ont qu'à ouvrir " Romans à lire et à proscrire ". Quel subtil Baedeker du vice que ce guide de la vertu ! Quelle source de renseignements et quelle invitation involontaire aux lectures défendues ! Pas surprenant que ces mêmes jeunes hommes rougissent de voir des seins nus sur un tableau. Je ne conçois pas qu'un lecteur de Daudet, et surtout de Bloy, puisse trouver excellent un volume qui attaque le bon sens et le goût littéraire moyen. C'est que pour admiratrices, un tel volume aura toujours une caravane de vieilles filles ; à défaut de chameaux, elles possèdent une chair désert-

fugée toute au Canada, qui nous a donné notre langue mélodieuse et archaïque, cette langue pittoresque de l'habitant, expressive et savoureuse, qui perpétue, au-delà du monde moderne, l'oeuvre et l'esprit des écrivains d'avant le fléau romantique. Il faut l'aimer, la conserver "

C'est mon opinion. Pourquoi craindrais-je de la rendre publique ? Je ne doute pas que je ne me trompe. J'ai appris à aimer le goût, la raison, l'ordre et la mesure ailleurs que dans le " Manuel de la littérature canadienne " et que dans l'éditorial de L'Action Catholique.

Après Québec, Trois-Rivières et Sorel, c'est pas " coupé carré ". J'ai peu de confiance aux universités américaines quant à l'enseignement du français. Il faut réclamer de la France les lumières de sa langue. Ce qui épurera la nôtre et nous évitera d'employer à tout bout de champ le mot " IDEAL ". N'est-ce pas, Frère Carmel ? Après quoi, vous aurez le droit de déclarer : " C'est elle, la France classique de Louis XIV, cette France de jadis, maintenant ré-

Naturellement. Oui, " zertain, péchère ", comme dirait un Marseillais au milieu d'une histoire marseillaise.

Ensuite, dans l'article sur Choquette, le Frère Carmel compare le poète montréalais à " un amateur de marathon, aussi musclé que le discobole ".

Spectacle ! Le voyez-vous, Choquette, le Tarzan de la littérature ? Entendez-vous ses cris à travers les vents ? Regardez-le tantôt se suspendant aux lianes du lyrisme, tantôt se chamaillant avec un lion du " Metropolitan Museum ". Mesdames et messieurs, spectacle !

Quant à Jovette-Alice Bernier c'est le bolchévisme de la conscience ! O mystères des guépéous et des tchékas ! O charmes anarchiques ! Depuis la " Chair décevante ", l'auteur de " Tout n'est pas dit " ne représente à mes yeux qu'un bas-bleu de plus. Elle a composé quelques beaux poèmes. Et après ? Ses vers laissent à désirer et sa prose ne compte pas, bien entendu pour moi. Car il y aura toujours des étudiants qui raffoleront des chroniques de J. A. B. Je n'ai jamais cru au génie des jupes trempant dans l'encrier. Je dois admettre que certaines femmes de lettres ont du talent. Germaine Beaumont, Janine Bouissou-nouse (des Nouvelles littéraires) et Odette Pannetier (de Candide) écrivent sobrement et joliment, quand elles se " déchaussent ", pour employer l'expression d'un mien ami, fort en gueule et qui connaît ses humanités. Hélène Jobidon serait la plus originale de mes consœurs, si elle consentait à respecter la syntaxe et la linguistique.

Mais il serait temps de terminer. J'admire la personne du Frère Carmel ; j'admire son intelligence, qui est vive ; j'admire l'ingéniosité de sa psychologie ; j'admire la qualité de ses jugements et la profondeur de sa morale ; mais, et ceci est important, je n'admire point son style, quoique parfois on y détecte des préciosités. Témoin cette phrase : " Ses vers rayonnent d'images magiques, inattendues, pareilles à des phosphorescences bleues dans une nuit d'été... " LERMAC.

(1) Fr. Carmel Brouillard, O.F.M. : " Sous le Signe des Muses " : essai de critique catholique, 1ère série. Librairie Granger Frères, Limitée, Montréal, 1935.

LES LIVRES

TROIS-RIVIERES... (1) — — —
par l'abbé Albert Tessier

Monsieur Tessier est un homme intelligent, énergique, réactionnaire, conscient des ravages causés par notre paresse intellectuelle, désireux d'y remédier dans la mesure du possible. En un mot, c'est un homme dangereux. Prêtre par dessus tous cela, il n'en est que plus dangereux !

L'abbé Tessier nous présente donc aujourd'hui une histoire de Trois-Rivières depuis la fondation de cette ville jusqu'à l'an dernier, qui en marquait le trois centième anniversaire : la civilisation s'implante, se développe, progresse d'abord lentement puis Trois-Rivières devient un petit centre industriel bien passable et, soit dit en toute humilité, de beaucoup préférable à notre morne village québécois.

La présentation typographique est très réussie ; elle nous laisse même prévoir l'ère à venir des éditions de luxe avec gravures dans le texte, impression en couleur, caractères de fantaisie...

Non content de faire un beau travail et un bon travail, l'auteur nous présente un travail intéressant. Les membres de la Société Royale du Canada ne le lui pardonneront jamais ! Il va même jusqu'à dédier cette oeuvre aux jeunes de 1935. Vous verrez qu'il y perdra sa réputation d'honnête homme (sens dix-septième siècle).

Enfin c'est un livre que tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du Canada ne devraient pas manquer de se procurer...

P. C.

(1) — Aux Editions du "Nouvelliste" des Trois-Rivières. Un dollar l'exemplaire.

LA FORET (1) — — —
par Georges BUGNET

J'ai coupé les premières pages de ce livre avec un peu de crainte — Pensez ! encore une machine sur les arbres géants et la terre avare. Et puis je me disais : ô Grignon, que de péchés on commet en ton nom. Heureusement, je n'en restai pas là — et dès la dixième page, j'étais fixé.

Monsieur Georges Bugnet — l'amusant créateur de *Siraf* — a fait quasi un beau livre. C'est une belle histoire qu'il faut lire. Ça repose des mille et une bêtises qu'ont écrites sur le sujet, mille et un auteurs canadiens. Il est vrai que le style n'a peut-être pas le coloris et les nuances qu'il faut pour créer des images qui restent, mais l'histoire n'en est que plus réaliste. Ce petit François qui devient sauvage à force d'entailler la forêt, et sa femme qui en vient à haïr la terre qu'elle tient pour un cimetière plutôt que pour une puissance de vie — nous laissent un peu le cafard. Et ça jusqu'au moment où, ne pouvant plus tenir, la femme amène son homme sur la route du sud, tandis que nos yeux pleins de regret et de pitié les suivent, les pathétiques silhouettes qui s'en vont, diminuant avec la distance, pour enfin s'évanouir.....

Décidément, monsieur Bugnet, la littérature a du bon — si la forêt n'en a pas.....
J.-L. G. L.

(1) Roman publié aux Editions du Totem, à Montréal.

Tél.: Résidence 2-4696
" Bureau 2-5797

Wilfrid Lacroix, F. R. A. I. C.
ARCHITECTE
Membre de la Commission d'Urbanisme de Québec.
132, rue St-Pierre — Québec

455 St-Jean Tél. 3-4687 Compliments

Professeur E. Lacombe
Cours privés
Français, Anglais, Italien, Allemand, Espagnol, Grec et Latin.
Littérature, Mathématique, Philosophie, Cours Commercial et Classique.

paul chaloult

Chirurgien-Dentiste
DOCTEUR
18, square d'Youville,
Québec
Téléphone 2-6951

LITTERATURE

UN HOMME ET SON PECHÉ

Daudet, Péguy et Bloy dansaient autour d'une croix — une croix qui ressemblait à une épée. Puis, tout à coup, la croix fendit l'air comme une épée — et l'épée resplendit comme une croix. Portée par le vent, la croix-épée fut charriée jusqu'aux Amériques — pris racine dans la terre. Et Valdombre qui passait justement, s'empara de la croix-épée qui était belle dans le soleil du matin.

En ce temps-là Fournier et Asselin faisaient la guerre : Valdombre d'un bond se rangea de leur côté. Les hommes d'alors sentirent qu'enfin notre littérature avait un frisson nouveau : Valdombre qui venait, portant dans son âme toute la puissance belliqueuse et gaillarde de la lignée gauloise qui va de Rabelais jusqu'à Daudet (Léon). Ce fut des illuminations.

Et Valdombre bataillait. De gauche à droite, il portait de grands coups qui ne manquaient pas de faire d'immenses trous dans des réputations d'hommes qu'on disait tabous. C'était l'amour du beau et de la pensée forte qui lui donnait la haine des mufles : il haïssait par amour. Il parlait de Péguy pour arriver à Bloy.

Bloy, c'est le vrai maître de Valdombre, — plus encore que Daudet et Péguy. Daudet à l'âme gaie comme Rabelais sans ancêtre ; Péguy va dans la vie comme jadis allaient les Croisés. On a envie de lutter et de vivre en lisant Daudet ; on a envie de devenir saint et de pleurer en lisant Péguy. Mais Bloy c'est autre chose. Ce n'est pas du sang qui coule dans ses veines — c'est du vitriol. Quand on lit Bloy, on a envie de tortionner les hommes... Grignon s'est formé à la lecture du "Mendiant ingrat", du "Stupide XIXe siècle" et de "Notre Jeunesse". Comme ses maîtres "il est du peuple de l'ancienne France, de ce peuple qui savait rempailler les chaises et tailler les cathédrales, qui savait aimer son Dieu et son Roi, qui savait travailler". Contre tous, Grignon est resté moyen-âge et nature. Sa phrase réaliste et dure est osseuse comme un paysan d'avant la conquête : un paysan qui savait labourer et tuer les Anglais. Il a son gueuloir et il n'est pas dégueule. Il est même vert, — mais sans cette hantise de la sexualité qui travaille Zola et Mirbeau — et quand il le faut, il sait donner à sa phrase une odeur de chair et de terre grasse. Comme Rabelais — que certains zelanti prennent pour un romancier pornographes — il ne craint pas de se salir les mains au contact des cochons et des laideurs humaines : des mains ça se lavent.

Mais tout ça qui était magnifique, faisait que dans les milieux qu'on nomme généralement "honnêtes" et "honorables", on disait comme ça :

— Grignon ? c'est un tombeur — il ne fera jamais rien.

Il y avait bien Asselin qui lui trouvait du génie — mais étant lui-même encore plus mal "évalué", ce n'était pas riche pour rétablir la position de Valdombre.

Mais tout à coup les libraires annoncent "Un Homme et son Pêché", roman de Claude-Henri Grignon. Et Harvey, qui dit : "ceci est notre meilleur roman de mœurs paysannes". En ef-

fet, la face cuite de Séraphin Poudrier faisait comme un relief sur le tas de créations plates fabriquées depuis les origines de notre plate littérature. Grignon — dans son grand livre — avait mis son homme à poil — si si bien qu'on voyait l'avarice lui coller à la peau :

— Je m'en vas acheter le cercueil chez le forgeron, à Sainte-Agathe ?

Séraphin, qui se promenait tranquillement, se retourna et fit signe à Alexis de venir près de la fenêtre, au fond de la cuisine.

— C'est pas nécessaire, Alexis. J'en ai un, un cercueil.

— T'as un cercueil icitte ?

— Ben oui. Tu te rappelles pas quand ta soeur Flora est tombée malade, il y a dix ans ? Je voulais te faire une surprise. J'avais fait une belle tombe en

beau sapin doux, pis comme Flora est pas morte, j'ai gardé le cercueil. Il est icitte, dans la remise. Je suis ben sûr qu'il a pas mouillé dessus, par rapport que je l'ai recouvert de poches pis de paille. Il est ben beau.

— T'es fort en baptême ! dit Alexis, en se grattant la tête.

L'apparition de ce livre fut quasi une révélation. Cela marquait comme une étape.

Puis ce fut "Le Déserteur". Même relief, mais d'où il se dégageait des cris tristes et plaintifs. Des cris de paysans qui ne savent comment dire leurs peines. Quand on ferme le livre, il nous reste dans la bouche comme un goût de cafard. Un cafard qui vient de sentir que tous nous avons déserté un peu celle qui fut notre première maîtresse — la Terre.

C'en était assez. La bêtise elle-même

a des bornes, qu'on ne saurait dépasser sans risque pour sa liberté. Conclusions : Grignon se vit "embarquer" dans un manuel de morceaux choisis présenté par un certain Monsignor. Il est vrai que ni Asselin, ni Fournier, ni Harvey n'y était — mais enfin Om peut pas tout avoir !

Cependant Grignon n'était pas satisfait — Avec l'ardeur d'un Montherland qui passe ses nuits — ô paradoxe ! — à rebâtir sa "relève du matin" — il retomba dans son "Pêché".

Je viens de lire l'édition définitive d'"Un Homme et son Pêché". Le travail de linguistique accompli par Grignon est extraordinaire : un peu plus et il devenait — chose exécrable — un puriste. Mais heureusement Valdombre a empêché Grignon de gâter son "Pêché" et lui a permis de boucler un travail où une langue belle n'empêche pas une vie large de couler à pleines pages.

Les deux tendances du Grignon romancier s'entremêlent dans son bouquin. Le réalisme de son épisode rappelle la grande lignée de Maupassant, le Maupassant bâtisseur de paysans vrais. Quant à l'autre tendance — le romantisme de Zola — nous en trouvons surtout des effluves dans les fins de chapitres. Et cela me rappelle ce que Grignon disait de lui-même, à une entrevue donnée à l'innénarrable Berthelot : "Je suis avant tout un orateur. A preuve mes fins de chapitres qui ont toujours un ton de discours."

Grignon ou l'homme des foules.

Il est le seul au pays, capable de nous donner des épopées populaires comme l'"Assommoir" qui est un livre extraordinaire. Une véritable épopée du peuple qui vous charrie, avec lui, vous traîne depuis les petites amours des dimanches après-midi jusqu'aux samedis-soirs des bistros où les ouvriers dégueulent leur tordboyaux sur les murs avant d'aller battre leur femelle dans un accès de delirium tremens. L'amour qu'a Grignon pour la terre — la terre grosse de vie et qui a cinq sens comme un homme — lui fera faire, un jour, l'épopée de nos mœurs paysannes. Déjà, d'ailleurs, on en voit des envies dans les plus belles pages d'"Un Homme et son Pêché" :

"Tous les samedis, vers les dix heures du matin, la femme à Séraphin Poudrier lavait le plancher de la cuisine, dans le bas côté....."

X X X

On pouvait craindre que devenu romancier, Grignon oublia Valdombre et ses illustres pamphlets. Mais heureusement Bloy était là et il arrêta son homme au passage.

Pamphlétaire — Grignon l'est avant d'être romancier. Si l'on mettait ses romans à la question il en découlerait une quintessence de tortionnaire. Valdombre s'est cristallisé dans Grignon — pour n'en plus sortir jamais. Quoiqu'il fasse maintenant, il est marqué : de la griffe qu'ont laissé dans sa chair et sur son âme les grands pamphlétaires catholiques — Bloy, Daudet, Péguy.

Et c'est ça qui fera qu'un jour, on écrira sur lui une belle histoire qui commencera par ces mots :

"Il était une fois un pamphlétaire qui aimait trois pamphlétaires....."

Jean-Louis GAGNON.

J'AI L'CAFARD

AUX GARS DE VALCARTIER

*J'ai l'cafard et pis j'suis seule,
Mon homme est chez les "vincennes".
Vous m'direz p't'être que j'suis veule,
Que j'suis ben lâche, que j'suis chienne....*

*J'me r'garde la gueule dans l'miroir.
Bon Dieu d'bon Dieu qu'est d'valeur !
Jourtant j'tais pas laide à voir,
Pis me v'là laide à m'faire peur !*

*L'lit, y'est pas défait. Le lit.....
Qu'est pu pantout' chaud d'son corps.
J'ai froid, j'ai faim, j'ai envie
D'aller m'foutre dans leau qui dort.....*

*J'me croiss' les mains et pis j'prie:
Bon' Mère j'suis si malheureuse,
Donnez d'l'ouvrage à mon ami,
La vie est ben trist' — la gueuse.....*

*Me v'là ben grayée ! J'suis veuve.
J'suis veuv', pis j'suis pas mariée.....
(C'qu'est pas pir' que not' mèr' Eve,
Qui vivait sans en farguer.)*

*J'suis pas la seule à pleurer.
Y'en a des tas d'purotins !.....
Qu'leur homm' est à Valcartier,
Parc' qu'y'avait pas d'aut' patelin.*

*Mais les femmes, c'est maternel,
C'est bon, c'est tend', c'est dévoué.
Ca s'plaint pas — c'est pas rebel,
Quand c'est choyé, pis c'est aimé.*

*Nous les gueuses c'est pas pareil.
Nos hommes, c'pas des députés.
L'pain vient pas pendant l'sommeil,
S'ils travaillent pas — faut crever.*

*C'pour ça qui faut qu'i' s'en aillent
Dans l'baragues de Valcartier
Comm' s'c'était un tas d'canailles
Dang'reux pour la Virginité....*

J'ai l'cafard.....

Hélène JOBIDON

PHOTOGRAPHIE

artistique et commerciale

STUDIO AUDET

209, RUE SAINT-JEAN

TEL.: 4-2282



OMBRES ET PREMIERES



Yvette Mercier Gouin écrit...

Les pièces composées par des auteurs canadiens ont le don de m'embêter un peu plus que les romans canadiens, c'est-à-dire qu'en général, je les trouve nettement bêtes ! Aussi étais-je un peu prévenu en entrant au théâtre Stella pour entendre "Cocktel" de madame Yvette Mercier-Gouin.

Vraiment l'auteur m'a déçu ! Elle m'a terriblement déçu. Mais elle m'a agréablement déçu. Pour la première fois de ma vie, j'ai écouté une pièce intéressante composée par une Canadienne et interprétée par des Canadiens. Et ça m'a fait plaisir ! En passant, il est remarquable de constater que dans le domaine des arts, les femmes réussissent beaucoup mieux que les hommes au Canada français : Serait-ce qu'ils n'ont pas reçu la déformation de nos maisons d'enseignement secondaire ?...

Cette pièce mérite d'être applaudie, même si nous ne faisons pas partie de la Société St-Jean-Baptiste, de l'A.C.J.C. ou de la ligue d'Achat Chez nous. J'en parle d'autant plus à mon aise que j'ai la réputation d'être un "tombeur".

L'action se déroule à Montréal.

On se retrouve dans un milieu canadien bourgeois et par conséquent assez américanisé. Mais toutefois l'auteur a su mettre en relief ses différents caractères sans qu'elle ait besoin de faire intervenir un boxeur, un pédéraste ou un idiot, ce qui est déjà un énorme avantage sur la plupart des scénarios étatsuniens.

C'est l'histoire d'une jeune veuve follement amoureuse d'un médecin au caractère plutôt détestable dont le rôle est d'ailleurs assez équivoque. Son bonheur ou celui de ses enfants ? Le thème n'est pas nouveau. Mais est-il encore des thèmes nouveaux ? L'originalité d'un auteur ne consiste-t-elle pas plutôt à savoir présenter d'une manière neuve quelque chose d'ancien ? Molière et Balzac ont tout

dit sur l'avare. Et si Séraphin Poudrier nous intéresse, c'est que Claude-Henri Gagnon l'a placé dans un cadre nettement canadien : un avare de Ste-Adèle...

Le grand mérite de madame Gouin consiste surtout à avoir évité un tas de défauts à la portée des néophytes du théâtre : Action lente, passages inutiles, pompiérisme — d'autant plus qu'à certains moments le sujet s'y prêtait. La pièce est loin d'être sans défauts certainement, mais enfin c'est vivant, c'est nerveux, ça se tient et ça nous intéresse : On ne peut pas toutefois toujours exiger du génie d'un auteur !

Toutefois, l'auteur doit une large part du succès qu'elle a remporté aux interprètes de sa pièce. Pour la première fois Antoinette et Germaine Giroux, Jacques Auger, Guy Mauffette, madame Maubourg et Albert Albert Roberval étaient réunis sur une même scène montréalaise. Antoinette Giroux dans le rôle de la jeune anglaise déçue rendait son personnage très vivant. Quant à Jacques Auger, c'est le rôle ingrat, le "méchant", si la pièce eût été à thèse. Toutefois, son passage au théâtre Princess — de Québec — et au National ne l'a pas gâché. Et, fait surprenant, ses qualités maîtresses sont demeurées la maîtrise et la sobriété.

Yvette Mercier-Gouin mérite sincères félicitations et sa biographie figurera peut-être un jour dans les manuels refondus de littérature canadienne : Mais malheureusement, elle le devra alors plus au nom de son beau-père qu'à son oeuvre.....

Pierre CHALOULT.

Les rayons sur l'écran

Yvonne Printemps à l'écran. tre — en tant qu'art — conserve sa priorité.

C'est la rupture complète avec Sacha? La charmante Marie Duplessis dans "Deburreau" est devenue la célèbre Marie Duplessis dans "La Dame aux Camélias". Mais elle y perd au change! Je dois avouer que je n'ai pas encore lu "l'immortel chef d'oeuvre" (sic) de Dumas fils et que je ne le regrette pas... après avoir vu le film.

Dans une critique anticipée, J.-L. G. — en l'occurrence, notre directeur-proprrio — a eu l'occasion de dire ce qu'il pensait de cette réalisation et spécialement de la fameuse scène des "banknotes". Toutefois, je tiens à rassurer M. Bourassa que sa vertu n'est pas en danger. Il pourra sans commettre ni gros ni petit péché assister à ce film: les billets de banque qu'Armand Duval lance à la tête de sa maîtresse — oh, l'impur ! — ne sont pas bilingues!

Quel sera l'avenir du cinéma ? Il y a déjà deux ans René Clair déclarait à Candide qu'"au bout de six ans, un film est devenu pour le commun des mortels, insupportable". En matière de cinématographie, une opinion de M. Clair est une parole de maître. Toutefois le cinéma est un art trop jeune et trop complexe pour croire que le dernier mot ait été dit! Les thèmes musicaux, les thèmes d'action, les thèmes fantaisistes, les thèmes de mise en scène, en un mot tous ceux qui demandent du décor et du déploiement seront toujours mieux accueillis au cinéma qu'au théâtre, même si le thé-

fiants, fétiches, leurs "rois-fémels" comme dirait Asselin. Toutefois je doute que, même avec beaucoup de bonne volonté, on réussisse à nous dénicher un discours de quelque évêque de l'Etat libre d'Irlande en train de faire des souhaits de longue vie à monsieur Georges Windsor-Hanovre, protecteur de la foi et empereur des Indes...

Est-ce une maison de couture ou une compagnie de cinéma qui a filmé Roberta? N'en déplaise aux nombreux admirateurs de ce film, on trouve ce genre de déploiement un peu trop "parvenu". Et puis quand je vais voir une danseuse et un danseur, j'aimerais bien les voir danser... un peu plus!

Une pièce de Capus, mise au cinéma et interprétée par Francien l'aveugle. Ce film met en présence le bourgeois stupide, encrassé, l'industriel sans audace, le petit et l'aveugle, bohème, volontaire, sauvage, dur, le caractère, l'homme. Et au milieu — cette plaie du XIXème siècle — le politicien qui rempe veule et arriviste.

Ça valait la peine de payer 25 cents rien que pour voir la gueule du bourgeois quand son neveu lui annonce le plus simplement du monde, qu'il est ce tueur de nègres que le gouvernement recherche par tout le Maroc.

Cependant certaines scènes nous font trop penser au bon sauvage de Jean-Jacques et ridiculisent un peu le héros. A part cela le film est parfait!

F. C.

AU CAPITOL

Mercredi-Jeudi, 15-16 Mai:

"TRANSATLANTIC MERRY GO ROUND"

—et—
"WHILE THE PATIENT SLEPT"

Sidney Howard, Jack Benny, Gene Raymond, Nancy Carroll, Milti Green, Aline MacMahon, Guy Kibbee, Lyle Talbot, Patricia Ellis.

Vendredi-Samedi, 17-18 mai:

"PRIVATE WORLDS"

—et—
"McFADDEN'S FLATS"

Claudette Colbert, Joan Bennett, Charles Boyer, Walter C. Kelly, Andy Clyde, Richard Cromwell, Jane Darwell, Betty Furness, George Barbier.

Dim.-Lun.-Mar., 19-20-21:

"GOLD DIGGERS OF 1935"

Prochainement:

"SEQUOIA"

"STAR OF MIDNIGHT"

"SILVER STREAK"

"GOIN' TO TOWN"

"SOCIETY DOCTOR"

"MURDER ON A HONEYMOON"

23 mai, 11 P. M.:

"NAUGHTY MARIETTA"

"THE BAND PLAYS ON"

"CARDINAL RICHELIEU"

"GO INTO YOUR DANCE"

"LES MISERABLES"

Dick Powell, Anita Stuart.

Jean Parker, Russell Hardy.

Ginger Rogers, William Powell.

Sally Blane, Charles Starrett.

Mae West.

Chester Morris, Virginia Bruce.

Edna May Oliver, James Gleason.

Jeannette MacDonald, Nelson Eddy.

Robert Young, Betty Furness.

George Arliss

Al Jolson, Ruby Keeler.

Charles Laughton, Fredric March.

Bonbons Réjane
MONTREAL-QUEBEC.

Distribués par

W. LAFRAMBOISE & CIE

QUEBEC

LA CRISE DE LA JEUNESSE

—par Jean-Charles Harvey—

L'une des angoisses de notre temps est l'inaction forcée de notre jeunesse. Je ne parle pas des jeunes ouvriers ou artisans, qui forment la grande armée des chômeurs, et qui, dans le marasme économique, sont refoulés par les chefs de famille, mais de quelques milliers de bacheliers, porteurs de brevets d'universités, frais émoulus de collèges, bourrés de connaissances et d'idéals, bref, d'une élite au sang bouillant et aux aspirations illimitées qui entre dans la vie dite active au moment même où ses aînés, à demi-ruinés, démoralisés, incapables de prévoir les événements de demain, se demandent quel emploi ils feront de ces nouvelles recrues qui réclament à cor et à cri des postes ou occupés, ou improductifs, ou inexistantes. Là est le drame de l'heure présente. J'ai connu le temps où n'importe quel jeune homme bien doué et travailleur pouvait être assuré sinon de la richesse, du moins du bien-être, à sa sortie du collège ou de l'université. Les professions libérales, dans notre petite bourgeoisie, valaient à la fois une rente et un titre de noblesse. Depuis quelques années, l'instruction a produit, au contraire, une multitude de désaxés.

Personnellement, j'éprouve pour la jeunesse une vive sympathie. Rien ne me serre le cœur comme l'impuissance du jeune à faire sa vie, surtout quand ce jeune a de la bonne volonté, de la sensibilité et du cœur. Dépassant déjà la quarantaine, je me suis efforcé de toute mon âme à rester en relations avec les "vingt ans", de façon à les bien comprendre et à garder cette faculté d'illusion, cet enthousiasme et cette émotivité qui les caractérisent. C'est pourquoi j'ai voulu, dans la mesure de mes faibles moyens, encourager ceux d'entre eux qui ont eu recours à mes conseils et à mon aide. Mais que faire pour tant de désœuvrés à qui la société n'a rien à offrir? Voilà ce qui me désole.

Dans les circonstances, je ne suis pas surpris de voir tant d'impatience chez les jeunes. Dans nos grands centres se dessinent divers mouvements assez violents où perce leur désir de se grouper, de déclancher, soit par la parole, soit par l'écrit, une action à la fois politique et sociale à l'aide de laquelle ils espèrent emporter d'assaut leur place au soleil. Il a existé une agitation semblable au cours de la Grande Guerre, il est vrai, lors de certains soulèvements plus ou moins démagogiques à l'occasion du service militaire, mais la crise était sûrement moins grave qu'aujourd'hui. Ce qui fermente dans nos agglomérations urbaines, ce n'est pas tant la haine contre un état de choses ou contre des lois, que l'aversion d'une génération pour une autre. J'ai constaté, par maintes expressions d'opinions, que les jeunes en voulaient à leurs devanciers de ne pas leur céder la place et, pour se donner raison, ils rendent volontiers leurs aînés responsables de tous les maux de l'humanité. C'est ainsi que je lis dans une revue née de la crise, ce passage significatif écrit par un jeune : "Nos classes dirigeantes ont perdu toute autorité. Enfermées dans leur préoccupation de jouissances matérialistes, ELLES N'ONT PAS FAIT AUTRE CHOSE QUE DE PREPARER LES COEURS A L'EMEUTE ET LES

BRAS A LA REVOLUTION. Aujourd'hui, notre petit peuple, enfermé dans des taudis, dans cette atmosphère taciturne où il n'y a plus ni plaisir ni devoir, mène une existence rebutante et humiliante... Devant cette effroyable carence de la tête, car LES COUPABLES SONT TOUJOURS EN HAUT, il faut qu'une doctrine nationale de solidarité féconde ne permette plus aux choses d'aller à tout hasard, ni AUX POLITICIENS DE CONTINUER LEUR OEUVRE DE DEVASTATION ET DE RUINE".

Voilà qui est bien net. Toutes les classes dirigeantes sont accusées de n'avoir rien fait que "préparer les coeurs à l'émeute et les bras à la révolution". Les coupables, d'après la jeune école, "sont tous en haut". Il n'y aurait donc en bas que vertus et souffrances. Veuillez croire que ces propos ne produisent en moi aucun scandale, aucune surprise. La jeunesse a le sang trop chaud pour endurer sans rien dire, sans rien faire, le supplice de l'oisiveté forcée. Quand tout ce qui bout dans les coeurs de vingt ans demeure sous pression, sans aucune soupape d'échappement, il faut nécessairement que l'explosion se produise.

Il est pourtant regrettable que toutes ces âmes neuves, dans ces moments d'amertume et de dépit, en soient venues à se convaincre que tout est pourri dans ce monde et qu'il n'existe rien de sain, de généreux, de désintéressé parmi les chefs qui ont eu le bonheur ou le malheur de naître quinze ou vingt ans avant elles. Il est vrai que la mal existe, qu'il a beaucoup de racaille, mais, à côté, il y a le bien, la bonne volonté, l'effort vers le mieux. Il est psychologiquement impossible qu'une génération entière soit complètement mauvaise; il est également impossible que toute une jeunesse soit vertueuse pour l'unique raison qu'elle est jeune. N'entretenons pas ces idées pessimistes, même si nous souffrons. Elles ne conduisent à rien de constructif, rien de stable. Il n'y a pas de belles démolitions, il n'y a que de belles oeuvres.

J'admets qu'une atmosphère délétère a baigné le monde pendant quinze ou vingt ans. A l'heure même où ceux des jeunes qui s'agitent aujourd'hui vagissaient dans leurs berceaux, s'accomplissait la démoralisation universelle au moyen de la guerre la plus néfaste de l'histoire. Pendant que quelques millions de jeunes gens se faisaient casser la gueule en Europe, les civils de tout âge et de toute condition prenaient le goût des spéculations éhontées. Nous eûmes alors des profiteurs de guerre, depuis le petit ouvrier jusqu'au fabricant d'obus et jusqu'au fournisseur de victuailles. A l'arrière, je m'en souviens, on faisait bombance en dansant sur la douleur. L'armistice signée, le goût de la richesse trop vite acquise ne s'était pas perdu. L'appétit vient en mangeant, dit-on. C'est alors que le système capitaliste s'amplifia dans ce sens qu'il avait de plus mauvais et de plus dangereux, agrandit partout ses tentacules et devint ce monstre immense, écrasant et superbe, qui devait, en 1929, éclater pour avoir trop mangé, et tout noyer de ses infectes élaboussures. Mais, avant de crever, le monstre avait nourri une multitude de pe-

tites gens dans l'abondance, tout en aspirant leurs biens par toutes ses vantouses. C'est dans cette génération d'esprits gâtés et de chairs flasques qu'a grandi la jeunesse d'aujourd'hui. Rien d'étonnant donc si elle brandit le poing et veut tout faire voler en éclats.

Mais que les jeunes se gardent d'être injustes. Au milieu de toute cette dégénérescence, des hommes ont su garder un idéal, même dans la politique, malgré les apparences. J'en connais plus d'un qui ont su garder la primauté du spirituel sur le temporel et qui ne se sont pas vautrés dans le matérialisme. Engagés dans une action constante, chargés de responsabilités, ils ont pu commettre des erreurs, mais ils ont accompli une foule d'actes qu'il ne faut pas juger à la légère. Il serait inique de condamner quelqu'un sans connaître les mobiles qui l'ont fait agir. En d'autres termes, l'agitation de la jeunesse repose trop souvent sur des préjugés.

En économie et en sociologie, ne l'oublions pas, on s'avance qu'en tâtonnant par des méthodes empiriques dont le temps seul peut nous montrer la bienfaisance ou les inconvénients. Le déplorable malaise économique et social contre lequel nous nous débattons tous n'a nullement été créé par la génération tant blâmée par la jeunesse. Nous en sommes venus aux malheurs présents non seulement par une série de fautes volontaires, mais aussi par un ensemble de faits inévitables qui tiennent plus de la fatalité que de la volonté des hommes. On ne peut reprocher à personne d'être venu au monde en Afrique ou en Asie ou en Australie, de même on ne saurait incriminer quelqu'un d'être né au sein même de notre système économique et d'avoir été obligé d'y vivre et même d'en vivre. Voilà une pensée dont il ne faut jamais se départir en portant nos jugements sur les hommes qui nous ont faits ou qui nous dirigent.

Ces réserves faites, je ne saurais blâmer la jeunesse de chercher sa voie, puisqu'elle vient à une époque où les loisirs lui sont imposés par les circonstances. Nous lui saurions gré infiniment de se livrer avec ardeur à l'étude de nos problèmes économiques et sociaux, de façon à pouvoir proposer un système non seulement bienfaisant, mais viable. Libre à elle de se servir du nationalisme pour réchauffer les âmes tièdes. L'idée de patrie a toujours été l'un des grands leviers du monde. Mais nous lui demandons davantage : qu'elle se perfectionne moralement et intellectuellement pour être prête à accomplir la tâche ardue qui va s'offrir à elle de reconstruire une société qui semble ébranlée sur sa base. Qu'elle nous donne de fortes personnalités, des caractères bien trempés, des imaginations fécondes, des esprits vraiment cultivés, et nous serons sûrs d'atteindre par elle des sommets qui nous paraissaient inaccessibles. Jeunesse fortifiée dans l'inquiétude, l'angoisse, la douleur; jeunesse dont l'âme s'approfondit dans la pensée et la réflexion, sachez tenir bon dans la tourmente! Votre heure sera bientôt venue!

ALLAHSELAMET VERSEN ASSELIN

(Suite de la page 7)
ment est déclanché : Désormais ces éducateurs ratés et ces bédouins de basse extraction ou qui par un travail hypocrite et malhonnête ont fini par triompher contre ce "maudit journal" ne réussiront plus à nous faire avaler des couleuvres comme au paravant. Avertie, la jeunesse ouvre les yeux. Elle comprend que tout va bien mal. Mais elle comprend aussi que c'est avant tout le problème de l'éducation qu'il faut résoudre et que le mal est curable. Comme l'écrivait l'abbé Groulx (dans "Vivre" numéro de no-

vembre) "si notre pauvre peuple souffre d'un mal grave, un mal d'âme, l'âme y est."

Quant à monsieur Asselin, il vient de vivre encore une des belles époques de sa vie. A cinquante-neuf ans fonder à Montréal — je dis bien "à Montréal" — un "quotidien de culture française et de renaissance nationale" alors que journaliste conformiste, il aurait pu se créer une paisible petite vie bourgeoise, obtenir de "bonnes gages", exister aux dépens des autres comme Eugène L'Heureux et Jules Dorion : Ça,

ça demande du caractère et du cran et de la sincérité. Enfin.....

A Olivar Asselin,
Pierre Boucher,
Lucien Parizeau,
Georges Langlois,
André Bowman,
Jules Bazin,
Dollard Dansereau,
Jean-Claude Martin,
"Vivre" souhaite bonne chance! Si malheureusement vous n'avez pas d'"esprit chrétien", vous avez du moins de l'esprit..... tout court.....
Et c'est quelque chose.....
Pierre CHALOULT.

Compliments

CAFE PIERROT
32, RUE ST-PIERRE
QUEBEC

A nos lecteurs

VIVRE possède encore quelques exemplaires de TOUS les numéros parus depuis octobre. S'adresser à 166, Avenue Joffre. Tél.: 3-0691.

PAUL GOUIN, ÊTES-VOUS SÉRIEUX ?

(Suite de la page 1)

Il n'ignore pas cette vérité. Pourquoi alors tromper le peuple et se conduire à peu près comme tous les autres chefs de partis ?

Il devrait savoir que ce n'est pas tout de lancer des formules et des projets de réforme à la tête d'une populace affamée. Il faut aussi les appliquer. Or, nous mettons M. Paul Gouin au défi de pouvoir régénérer tout un système ou mieux une série de systèmes pourris, corrompus depuis près de cent ans, avec le programme qu'il a exposé il y a déjà quelques mois et qu'il traîne péniblement comme un remords de n'avoir pas précédé son père. Quelles réformes radicales (nous disons : "radicales") contient son fameux programme de renaissance économique ? Pas une, rien du tout. C'est le néant, c'est le vent des phrases soufflé jadis par son grand-père.

Paul Gouin, êtes-vous sérieux ?

Nous avons pris la peine de relire votre programme. Eh bien ! tout ce qu'on y découvre, c'est l'histoire d'un poète lamartinien, mordu par la politique et par le virus de la gloire.

Dans le passé nous avons eu à servir les appétits de certains politiciens du même genre. Nous sommes avertis.

Une fois au pouvoir, M. Paul Gouin (n'ayez pas peur : ce n'est pas encore fait) une fois au pouvoir, nous assurez-vous que vous ne placerez aucun de vos amis, aucun de vos parents, que vous n'accepterez aucune commission avantageuse, qu'aucun de vos ministres ne fera partie d'un "directorat" puissant, que vos députés sauront lire et écrire, que le parti agraire sera généreusement représenté ainsi que les classes ouvrières ? Encore que vos réformes politiques n'aient rien de très original, nous jurez-vous d'en appliquer la dixième partie, ici dans Québec, à la face même des organisations puissantes qui fauchent dans les ténèbres ? Vous n'en serez pas capable. Vous le savez, Gouin. Pourquoi alors tromper le peuple ? Vous étiez autrement heureux et fier en ciselant vos "Médailles anciennes". Voyons, soyez sérieux. Parmi vos centaines de réformes, il en est une qui restera pour le moins très personnelle. Vous parlez de remplacer le Conseil législatif par un Conseil économique. Votre grand-père, l'"Honoré" de tout un peuple, le tribun aux formules sonores et sentimentales avait juré lui aussi à l'ombre des clochers nationaux de faire disparaître ce maudit Conseil législatif. Il n'en rien fait. Vous descendez de cet homme : nous avons des raisons de ne pas vous croire. Et puis, pourquoi un Conseil économique ? Vous n'êtes pas encore premier ministre et vous parlez de fonder des "conseils", des "commissions". Que sera-ce, mon Dieu dans cinq ans ? Est-ce que vos ministres (n'ayez pas peur : ce n'est pas encore fait) me constitueront pas par le fait même et par eux-mêmes un conseil économique ? Autrement, à quoi serviront-ils ? Il nous faudra entretenir un conseil d'histrions en finance en outre de payer \$10,000 par saison à chacun de vos ministres ? Vous serez donc entouré d'incompétents et de déchets politiques. Mieux vaut encore garder avec soin le Conseil législatif actuel, raffermissant ainsi notre politique de respect (!!!) et de tradition (!!!) envers l'Empire, si cher à vos parents et à vous-même. Vive le Roi.

Soyez sérieux. Vous savez bien que Taschereau n'a fait que continuer la politique de feu votre père, mais avec plus de prudence et avec plus de souplesse. Lomer Gouin fut sans doute un homme d'action, un politicien au tempérament vif et aux décisions péremptoires. Il ne fut jamais un grand homme. Taschereau non plus n'est pas un grand homme. Mais il est un législateur, le seul qu'ait produit la Province depuis que nous possédons un gouvernement organisé. Nous ne disons pas que toutes ses lois soient bonnes. Il en est d'exécrables, il en est de bêtes, il en est d'inutiles et qui ressemblent en tous points à la plupart des lois édictées par Ottawa, sous tous les régimes, depuis 1867. C'est le système qui est pourri, nous vous le répétons, avec toute la patience dont nous sommes capable. Et dans votre programme, vous n'avez pas un article, pas un seul qui le fera disparaître, ce maudit système. Cependant, Taschereau, par un de ses miracles imprévus en démocratie, a réussi à faire passer des lois qui soulagent le pauvre, l'opprimé (voilà des mots de vos discours) et les classes abandonnées. Ce sont des lois que vous auriez trouvées sans doute si vous eussiez été à la place de Taschereau. Mais vous n'en auriez pas imaginé de meilleures si l'on en juge par votre programme.

Vous n'êtes pas sérieux, et c'est ce qui nous confond, nous autres, les jeunes. Vous êtes donc incapable, si poète que vous soyez, de nous apporter des réformes radicales. Vous nous offrez à peine des palliatifs. Avez-vous peur ? Êtes-vous un suiveur comme tous les autres ? Canayen, va !

Dans "la Province" du 3 mai, page 8, il est question des jeunes filles employées au gouvernement provincial. Le rédacteur pleurnichard, mielleux, savoureux et juponnier nous assure, après avoir dit ni plus ni moins que le Parlement est un b..., nous assure "qu'il y a sans doute d'excellentes jeunes filles au Parlement. Plusieurs ont besoin de gagner leur vie et parfois celle de leur famille. Mais il y en a trop qui sont des petites dondaines sans caractère et sans moeurs... qu'on garde les premières et qu'on se débarrasse des autres."

Nous poserons tout de suite une question au chaste rédacteur de cette feuille. Comment, allez-vous établir la différence entre une dactylo qui est bonne petite fille et une autre qui ne l'est pas, entre celle qui a réellement besoin de gagner et l'autre qui est la "fille à sa mère", comme on dit dans le même sens, le "fils à papa" ? Croyez-vous qu'une seule employée va venir admettre qu'elle est riche ou en mesure de manger à la table familiale sans qu'il en coûte un sou à l'État. Tenir des enquêtes ? Vous n'êtes pas sérieux, Monsieur Paul. Un poète de mauvaise foi ? Pas possible. Comme vous vous découvrez canayen et froussard ; toujours les demi-mesures, les feintes, les enquêtes qui n'aboutissent à rien et cet ignoble à peu près dont parlait l'intelligent Jules Fournier et qui stigmatise notre pauvre peuple. Vous savez bien, Gouin, qu'il n'y a qu'un procédé radical : mettre à la porte sans pitié toutes les filles, toutes les femmes mariées, toutes les veuves employées au gouvernement et les remplacer par des centaines de jeunes hommes, frais sortis de nos écoles, qui traînent aujourd'hui les rues, qui volent leurs petites soeurs (employées au gouvernement) et qui font le commerce d'un cinéma idiot ; du travail d'hommes et des caisses

d'État pourvoieraient aux besoins de ces femmes. D'ailleurs, vous ne bouterez pas dehors les dactylos, Gouin, parce que vous savez que c'est impossible, qu'il est trop tard maintenant, que le travail des femmes est passé dans les moeurs du régime. Pourquoi alors tromper le peuple ?

Quant aux autres réformes — agraires, fiscales, ouvrières, financières et trompe-l'oeil que préconise le chef de l'A.L.N. — nous lui crierons sans ambage qu'il arrive trop tard. En autant que le permet notre régime politique idiot, Taschereau y a vu ; Taschereau s'amende ; Taschereau va "ben". Il est vrai que ses ministres sont grassement payés, mais l'opposition britannique n'a pas à se plaindre.

M. Gouin, dans son programme, se garde bien de toucher à ce point sensible. Le brave homme ! Gageons qu'il va administrer la province pour un traitement de \$5,000. Nous aimerions avoir quelques précisions à ce sujet. Qu'il abandonne ses réformes, qui n'en sont pas du reste, et qu'il nous parle de "piastres". C'est tout ce qui intéresse le peuple. La question de l'électricité, c'est comme pour la colonisation : Taschereau y a vu. "Too late", M. Paul. Il pourra s'écrier sans doute, comme feu Arthur Sauvé : "On m'a volé mon programme". C'est peut-être vrai ; ça ne l'est peut-être pas. Chose certaine, fort probable en tout cas, c'est que M. Taschereau a bien pu, avant le chef de l'A.L.N., imaginer quelques lois humaines et qui s'imposaient depuis longtemps. Va-t-on lui en faire un reproche ? M. Gouin devrait le remercier au contraire et chanter les louanges du gouvernement actuel. C'est de famille.

Cependant, nous voulons être de bon compte et ne pas poursuivre une lutte hargneuse et empoisonnée. Nous serons toujours au-dessus des petites manigances électorales pour la raison bien simple que nous ne pensons pas comme tout le monde en politique.

Si le chef de "nationaux" est sérieux, qu'il s'engage sur son honneur (nous le savons honnête et il mourra honorable comme son père, comme tous les autres, vous verrez), s'il est sincère, qu'il s'engage à apporter quelque changements à son programme extraordinaire et qu'il exécute, si son parti est élu, les réformes radicales suivantes (il y en a bien d'autres, mais nous donnons les plus urgentes) :

1o. Renvoyer dans leurs familles toutes les femmes qui travaillent au gouvernement, jolies, laides, riches, pauvres, tous les jupons ;

2o. Créer, non pas, une commission du service civil, mais un bureau de recrutement des fonctionnaires. Les examens auraient lieu devant les professeurs choisis par l'E.H.E.C., car il nous paraît que c'est le seul endroit où l'on puisse apprendre quelque chose ;

3o. Faire subir un examen d'instruction primaire à tous les fonctionnaires actuellement employés et renvoyer immédiatement, permanents ou non, tous ceux qui sont incapables d'écrire une simple lettre d'une façon intelligible, qui ignorent l'histoire de notre politique canayenne depuis Chauveau jusqu'à Taschereau, tous ceux qui sont impuissants à rédiger trois pages sur le bien qu'aura fait un journaliste comme Asselin, par exemple ;

4o. Faire un nettoyage en règle dans tous les services, à commencer par certains sous-ministres, car M. Gouin doit savoir que sous la forme de gouvernement telle qu'elle existe, ce sont les hauts fonctionnaires et les sous-ministres qui mènent. Si M. Gouin ne le sait pas on le lui fera savoir en temps et lieux ;

5o. Réduire les ministères à quatre et couper les traitements des ministres à \$5,000 et celui des députés à \$1,500 — ou encore mieux, comme disait Renan, couper tout ça à zéro ;

6o. Réduire le nombre des divisions électorales à quarante à diviser la province en régions rurales et industrielles ;

7o. Se prononcer carrément contre le suffrage universel et adopter le mode électif italien ;

8o. Comme l'agriculture est à la base de notre système économique, s'arranger de manière à la réorganiser complètement ; financer les récoltes et les contrôler, créer des syndicats, des coopératives comme en Italie et en Allemagne, des associations, des chambres d'agriculture et enfin des offices professionnels ;

9o. Le premier ministre sera à la fois procureur général, ministre des Finances et ministre de l'Instruction publique. Il nous faut un ministère de l'Instruction publique. Dans ce domaine très important, car on ne vit pas seulement que de cochon, le premier ministre aura la main haute et il se débarrassera d'un geste de lion de tous les surintendants et de tous les impuissants ;

10o. Tous les ministres sans exception y compris le premier ministre devront chaque année donner publiquement un état de leur fortune, de leur bilan. Ça ne devrait pas trop déranger M. Gouin, puisque lui-même dans son programme insiste sur le fait que les "ministres ne pourront pas être actionnaires ou intéressés d'une façon quelconque dans une compagnie obtenant des contrats du gouvernement. Ils ne sauraient non plus être directeurs et "titi tata". Alors que M. Gouin, comme un gentil garçon accepte ce "petit" article d'un programme de renaissance économique et de renaissance morale. Nous le prendrons ensuite au sérieux.

Voilà quelques réformes essentielles. Que M. Gouin s'engage à les appliquer et nous votons pour lui à deux mains. Quant aux autres grandes réformes qu'il "patronne", il aura tout le temps voulu pour nous les faire subir. Et ne ferait-il rien dans ce sens-là que ça ne dérangera aucunement les affaires de la province et de la dactylo.

Mais quand on voit un homme, qu'on avait quelques raisons de croire sérieux, venir nous affirmer dans son programme que son gouvernement sera un "gouvernement d'économie et d'honnêteté dans l'administration de la chose publique", franchement, messieurs, c'est à décourager de l'espérance humaine. Voyons ! Existe-t-il un politicien assez sot pour venir nous dire que son gouvernement sera un gouvernement de voleurs et de requins ?

Paul Gouin nous envoûte et nous casse les reins. Il est difficile d'imaginer que cet homme se crût un jour poète. Comme il se dévoile, le digne descendant d'une lignée de tribuns, de hâbleurs, de politiciens ! Il est comme tous les autres. C'est un farceur, et ce qui est pire, un farceur instruit. Nous avions espérer une sorte de dictateur, un chef, un homme ; on nous sert un fils à papa et un démocrate des eaux les plus troublées.

LA DIRECTION.